

*L'Amour et l'Amitié*<sup>1</sup>

Jane Austen

À madame la comtesse de Feuillide<sup>2</sup>, ce roman est  
dédié  
par son humble servante obligée  
l'auteur<sup>3</sup>  
« Trompée par l'amitié et trahie en amour<sup>4</sup> »

---

1. Ce roman, terminé et recopié au propre dès 1790, est l'œuvre d'une Jane Austen d'à peine quinze ans. Il a été retrouvé parmi les papiers de l'auteur, conservé par ses parents et publié enfin, avec plusieurs autres ébauches, pochades et œuvres terminées, qui font partie de ce qu'il est convenu d'appeler les *Juvenalia*.

2. Cousine germaine de Jane Austen, épouse d'un noble français guillotiné, qui se réfugia en France, elle était amie de la famille et tout particulièrement des deux filles Austen, qui l'admiraient beaucoup.

3. L'anglais ne distingue pas entre le mot *auteur* et *auteure* comme le fait le français contemporain.

4. Comme le veut le titre, l'amour et l'amitié sont les thèmes du roman ; ils sont aussi les thèmes de tout l'œuvre de Jane Austen. L'exorde signale cependant le pessimisme de ce récit loufoque : malgré la bêtise du personnage principal ou à cause de celle-ci, Laura n'a bel et bien connu l'amitié et l'amour que sous des figures malheureuses. Les seuls personnages qui pourraient être sympathiques à l'auteure sont ceux que Laura critique, soit Isabel et Augusta. Dans les romans subséquents, Jane Austen présentera toujours des figures insatisfaisantes de l'amour et de l'amitié, ainsi que de l'affection familiale, mais elle sera bien plus optimiste : ces héroïnes réussissent toujours à éviter les pires pièges et surtout peut-être à illustrer la nécessité de la clairvoyance en ces matières.

Lettre première  
d'Isabel à Laura

En réponse à mes demandes répétées que vous<sup>5</sup> donniez à ma fille une description complète des malheurs et mésaventures de votre vie<sup>6</sup>, combien souvent avez-vous dit : « Non, mon amie, je ne me plierai à votre demande avant que je ne sois plus en danger de faire l'expérience de telles choses épouvantables. »

Certes, ce temps est maintenant arrivé. Vous avez atteint aujourd'hui 55 ans. Si une femme peut jamais être dite en sécurité contre la persévérance déterminée d'amants désagréables et des cruelles persécutions de pères obstinés, certes, ce doit être à une époque semblable de la vie.

Isabel.

---

5. Dans l'anglais de l'époque, on distingue mal entre le vouvoiement et le tutoiement : *you* sert pour les deux. Pourtant dans ce roman, il y a quelques passages où Laura utilise *thou*, tournure plus ancienne, qui implique la distinction entre le tutoiement et le vouvoiement. De toute façon, on peut supposer que même dans les conversations entre intimes le sens de *you* était plutôt celui du vouvoiement. La traduction n'essaie pas de distinguer entre les possibles degrés du discours, sauf quand il est question de l'emploi de *thou* trop clair.

6. Le sens même de l'œuvre est en jeu dès cette proposition : quelle conclusion doit-on tirer de l'expérience de Laura ? Comme le montre la fin du texte, et déjà le second paragraphe, il est loin d'être sûr qu'Isabel approuve le jugement de son amie. Il est sûr que Jane Austen désapprouve ; mieux, elle se moque de son personnage et des réflexes et jugements moraux qui sont les siens.

Lettre deuxième  
Laura à Isabel

Quoique je ne puisse pas tomber d'accord avec vous en supposant que je ne serai jamais plus exposée aux infortunes imméritées semblables à celles dont j'ai déjà eu l'expérience<sup>7</sup>, pourtant pour éviter l'accusation d'obstination ou de méchante nature, je gratifierai la curiosité de votre fille. Et que la fortitude avec laquelle j'ai souffert les nombreuses afflictions de ma vie passée lui soit une leçon utile pour supporter celles qui pourraient lui tomber dessus pour elle-même.

Laura.

---

7. Voir la toute dernière lettre, où elle exprime une opinion semblable.

Lettre troisième  
Laura à Marianne

En tant que la fille de mon amie la plus intime, je crois que vous avez droit à la connaissance de mon histoire malheureuse, que votre mère m'a si souvent sollicité de vous donner.

Mon père était un natif de l'Irlande et un habitant de Wales<sup>8</sup>. Ma mère était la fille illégitime d'un pair écossais par une fille d'opéra italienne. Je suis née en Espagne, et j'ai reçu mon éducation dans un couvent en France<sup>9</sup>.

Quand j'eus atteint ma dix-huitième année, je fus rappelée par mes parents sous le toit paternel de Wales. Notre château était situé dans une des parties les plus romantiques du val d'Usk<sup>10</sup>. Quoique mes charmes soient maintenant considérablement affaiblis et un peu diminués par les malheurs que j'ai subis, j'étais autrefois belle<sup>11</sup>. Mais quelque jolie que je fusse, les grâces de ma personne étaient les moins grandes de mes perfections. De tous les développements coutumiers de mon sexe, j'étais la maîtresse. Quand

---

8. Presque toujours les noms des villes et régions gardent leur orthographe anglaise.

9. Chacun de ces détails appartient à une série de lieux communs de la description des origines d'une héroïne romantique.

10. Dans le Wales ou le pays de Galles. Un lieu de naissance pareil, dans une partie moins civilisée de l'Angleterre, est pour ainsi dire une nécessité pour une héroïne romantique.

11. Jane Austen emploie trois mots pour dire la beauté : *beautiful*, *handsome* et *pretty*. Les deux premiers seront rendus par *beau* et le troisième par *joli*.

j'étais dans le couvent, mes progrès avaient toujours dépassé mes instructions, mes acquisitions avaient été étonnantes pour mon âge, et j'avais promptement dépassé mes maîtres <sup>12</sup>.

C'est dans mon esprit que se centrait toute vertu qui pouvait l'orner; c'était le rendez-vous de toute bonne qualité et de tout sentiment noble.

Une sensibilité trop vive et craintive devant toute affliction de mes amis, ma conscience particulière de toute affliction qui soit mienne <sup>13</sup>, c'était mon seul défaut, si on peut appeler cela un défaut. Hélas, comme cela est changé maintenant! Quoique en vérité mes propres malheurs ne m'impressionnent pas moins qu'ils le fissent avant, pourtant maintenant je ne sens jamais ceux des autres. Mes acquisitions aussi commencent à s'évanouir: je ne peux plus chanter ni danser avec autant de grâce que je le faisais avant, et j'ai tout à fait oublié le menuet de la cour <sup>14</sup>.

Adieu.

Laura.

---

12. Encore une fois, tout ce qui est dit dans ce paragraphe reprend les lieux communs des romans de l'époque, que Jane Austen connaissait bien.

13. Les épisodes du roman illustrent la fausseté de la première partie de la phrase et la vérité de la seconde. – Laura s'exprime souvent d'une façon alambiquée et plus ou moins compréhensible; il est probable que Jane Austen voulait qu'il en soit ainsi. Dans la mesure du possible, le traducteur a conservé la complexité de sa phrase, au risque de la rendre obscure.

14. Il est possible que ce soit là un titre précis. Mais on peut dire qu'en général le menuet avait été une danse et une musique populaire dans les cours européennes.

Lettre quatrième  
Laura à Marianne

Notre voisinage était petit, car il se résumait à votre mère. Elle peut vous avoir probablement dit qu'étant laissée par ses parents en situation d'indigence, elle s'était retirée dans le Wales pour des raisons économiques. C'est là que notre amitié commença d'abord. Isabel avait alors 21 ans. Quoique plaisante par sa personne et ses manières (quand nous étions seules), elle ne posséda jamais le centième de ma beauté ou de mes accomplissements. Isabel avait connu le monde. Elle avait passé deux ans dans un des premiers internats<sup>15</sup> de Londres, avait passé quatorze jours à Bath<sup>16</sup> et avait soupé un soir à Southampton<sup>17</sup>.

« Crains, ma Laura (me disait-elle souvent), crains les vanités insipides et les divertissements<sup>18</sup> de la métropole de l'Angleterre. Crains le luxe insignifiant de Bath et le poisson puant de Southampton.

— Hélas (je m'exclamais) comment puis-je éviter ces maux auxquels je ne serai jamais exposés ? Quelle

---

15. *Boarding schools*. – Une école où les enfants, souvent des jeunes femmes, étudiaient sans avoir l'occasion de connaître grand-chose du monde externe.

16. Une ville de villégiature populaire à cette époque : on visitait Bath (qui se trouve dans le Somerset au sud-ouest de l'Angleterre) en été surtout pour profiter de la mer, des eaux minérales et de la vie sociale. Jane Austen y a vécu et ses romans *Northanger Abbey* et *Persuasion* se passent en partie là.

17. Une ville semblable à Bath, mais bien moins populaire. Elle se situe dans le sud de l'Angleterre dans le Hampshire.

18. *Dissipations*. – Le mot implique un jugement moral assez semblable à l'emploi que Pascal fait du mot *divertissement*.

page 7

probabilité y a-t-il que je goûte un jour les divertissements de Londres, le luxe de Bath ou le poisson puant de Southampton? Moi qui suis vouée à gaspiller les jours de ma jeunesse dans une humble chaumière dans le val d'Usk. »

Ah ! je pensais peu alors que j'étais vouée si tôt à quitter cette humble mesure pour découvrir les plaisirs trompeurs du monde.

Adieu.

Laura.

Lettre cinquième  
Laura à Marianne

Un soir en décembre, alors que mon père et ma mère et moi-même nous étions disposés autour de notre foyer pour un échange social, nous fûmes soudainement étonnés d'entendre cogner violemment sur la porte extérieure de notre chaumière rustique.

Mon père sursauta : « Quel est ce bruit ? dit-il. — On dirait un bruyant cognement à la porte, répondit ma mère. — On le dirait en effet, m'écriai-je<sup>19</sup>. — Je suis de votre opinion, dit mon père. Certainement on dirait que cela provient d'une rare violence qu'on exerce contre notre porte innocente. — Oui, m'exclamai-je, je ne puis pas ne pas penser que c'est quelqu'un qui cogne pour qu'on lui ouvre. — C'est là un autre point, répliqua-t-il. Nous ne devons pas prétendre déterminer du motif pour lequel la personne peut cogner... quoiqu'il y ait quelqu'un qui cogne *de fait*, je suis en partie convaincu. — Ne ferions-nous pas mieux d'y aller et de voir qui c'est, dit-elle. Les serviteurs sont sortis. — Je pense qu'on le devrait, répliquai-je. — Certainement, ajouta mon père, tout à fait. — Y allons-nous maintenant ? — Mieux vaut le faire tout de suite, répondit-il. — Oh ! Qu'on ne perde pas de temps, criai-je. »

Un troisième cognement plus violent qu'avant fit l'assaut de nos oreilles. « Je suis certain qu'il y a quelqu'un qui cogne à la porte, dit ma mère. — Je

---

19. On notera les nombreux termes employés pour dire les interventions des différents locuteurs de ce dialogue loufoque.



pense qu'il le faut, répliqua mon père. — Je m'imagine que les serviteurs sont de retour, dis-je. Je pense que j'entends Mary qui va à la porte. — J'en suis bien heureux, cria mon père, car je me languis de savoir qui c'est. »

Ma conjecture était juste, car Mary, entrant tout de suite dans la chambre, nous informa qu'un jeune homme et son serviteur était à la porte ; ils s'étaient égarés, avaient bien froid et demandaient la permission de se réchauffer auprès de notre feu.

« Ne voulez-vous pas les recevoir ? dis-je. — Vous n'avez pas d'objection, ma chère ? dit mon père. — Pas du tout », répliqua ma mère.

Mary, qui n'attendit pas d'autres ordres quitta tout de suite la pièce et revint vite pour introduire le plus beau et le plus aimable jeune homme que j'avais vu de ma vie. Elle garda le serviteur pour elle-même<sup>20</sup>.

Ma sensibilité naturelle avait déjà été grandement touchée par les souffrances de l'étranger malheureux, et je ne l'avais pas plutôt contemplé<sup>21</sup> pour la première fois que je sentis que de lui devait dépendre le bonheur ou le malheur de ma vie à venir.

Adieu.

Laura.

---

20. Il est probable que Jane Austen ait bel et bien voulu suggérer le sens coquin de cette remarque anodine.

21. *Behold*. — Le mot a quelque chose de grandiloquent, d'où la traduction. On aurait pu traduire par *aperçu*.

Lettre sixième  
Laura à Marianne

Le noble jeune homme nous informa qu'il s'appelait Lindsay. Cependant pour des raisons précises, je le cacherai sous celui de Talbot. Il nous dit qu'il était le fils d'un baronet anglais, que sa mère n'existait plus depuis bien des années et qu'il avait une sœur de taille moyenne. « Mon père, continua-t-il, est un monstre ladre et mercenaire. Ce n'est qu'à des amis spéciaux comme ceux de ce cher groupe que je révélerais ainsi les défauts. Vos vertus, mon cher Polydore, – il s'adressait à mon père –, les vôtres, chère Claudia, et les vôtres, chère Laura m'appellent à faire reposer en vous ma confiance. » Nous lui fîmes un salut. « Mon père, séduit par le faux éclat de la fortune et le trompeuse pompe des titres, insista que je me donne à lady<sup>22</sup> Dorothea. “ Non, jamais, m'exclamai-je. lady Dorothea est jolie et attirante ; je ne lui préfère aucune femme. Mais sachez, monsieur, que je méprise votre souhait que je l'épouse. Non ! On ne dira jamais que j'ai obéi à mon père. ” »

Nous admirâmes tous la noble virilité de sa réplique. Il continua.

« Sir Edward fut surpris ; il s'attendait peu peut-être à rencontrer une opposition aussi vigoureuse à sa volonté. “ OÙ, Edward, au nom de l'étonnement<sup>23</sup>, dit-

---

22. Les titres des personnages gardent leur orthographe anglais.

23. L'expression est bizarre en anglais aussi. Elle suggère que le père du jeune homme se garde de jurer et donc est pris par les règles de la bienséance.

il, as-tu acquis ce bla-bla sans bon sens ? Je soupçonne que vous avez étudié des romans.” Je méprisai toute tentative de répondre : c’eût été en-deçà de ma dignité. J’enfourchai mon cheval et, suivi de mon fidèle William, je partis rejoindre mes tantes.

« La maison de mon père se trouve dans le Bedfordshire, celle de ma tante dans le Middlesex, et quoique je me flatte d’être assez habile en géographie, je ne sais pas comment c’est arrivé, mais je me trouvai à entrer dans ce beau val que je trouve dans le sud de Wales, alors que je m’attendais à avoir rejoint mes tantes<sup>24</sup>.

« Après avoir vagabondé quelque temps sur les rives de l’Usk sans savoir de quel côté aller, je me mettais à me plaindre de mon cruel destin dans la façon la plus amère et la plus pathétique. Il faisait alors parfaitement sombre ; il n’y avait pas une seule étoile pour diriger mes pas, et je ne sais pas ce qui aurait pu me tomber dessus si je n’avais pas à la longue deviné dans la noirceur solennelle qui m’entourait une lumière distante, laquelle, à mesure que j’approchais, je découvris être la réjouissante flamme de votre feu. Poussé par la combinaison des malheurs sous lesquels je souffrais, soit la crainte, le froid et la faim, je n’hésitai pas à demander l’entrée que j’ai reçue à la longue. Et maintenant mon adorable Laura, continua-t-il en prenant ma main, quand pourrai-je espérer recevoir la récompense pour toutes les douloureuses

---

24. La remarque est loufoque : le jeune homme démontre ou bien une ignorance crasse en géographie, ou une sorte d’indifférence au réel qu’il affiche pour illustrer fièrement la force de son âme romantique.

souffrances que j'ai subies durant le cours de mon attachement à vous, lequel j'ai toujours désiré. Oh ! Quand me récompenserez-vous de votre personne ?

— À l'instant même, cher et aimable Edward », répliquai-je. Nous fûmes immédiatement unis par mon père, qui avait été éduqué dans l'Église<sup>25</sup> quoiqu'il n'eût jamais été ordonné.

Adieu.

Laura.

---

25. Il s'agit de l'Église anglicane. On notera que le père de Laura n'est pas un ministre ; on en conclut que son mariage n'est pas valide ou légal.

Lettre septième  
Laura à Marianne

Nous ne sommes restés dans le val d'Usk que quelques jours après notre mariage. Après avoir pris un congé ému de mon père, de ma mère et de mon Isabel, j'accompagnai Edward chez sa tante dans le Middlesex. Philippa nous reçut tous les deux avec toutes les expressions de l'amour affectueux. Mon arrivée lui fut en effet une surprise très agréable comme non seulement elle avait été tout à fait ignorante du mariage de son neveu, mais encore elle n'avait jamais eu la moindre idée de l'existence d'une personne semblable dans le monde.

Augusta, la sœur d'Edward la visitait quand nous sommes arrivés. J'ai trouvé qu'elle était exactement comme son frère l'avait décrite – de taille moyenne. Elle me reçut avec autant de surprise, mais pas avec autant de cordialité que Philippa. Il y avait une froideur désagréable et une retenue austère dans son accueil, qui était aussi pénible qu'inattendu. Il n'y avait, quand nous nous sommes rencontrées pour la première fois, rien de cette sensibilité intéressée ou cette sympathie aimable dans ses manières et ses discours à mon égard qui auraient dû distinguer notre introduction l'une à l'autre. Ses paroles n'étaient ni chaleureuses, ni affectueuses, ses témoignages d'estime n'étaient ni vifs ni cordiaux; ses bras n'étaient pas ouverts pour me recevoir sur son cœur quoique les miens fussent tendus vers elle pour la presser sur le mien.

Une brève conversation entre Augusta et son frère, que j'ai entendue par accident<sup>26</sup>, augmenta mon aversion pour elle, et me convainquit que son cœur n'était pas mieux formé pour les doux liens de l'amour que pour l'échange attachant de l'amitié.

« Mais croyez-vous que mon père se réconciliera jamais avec ce lien imprudent ? dit Augusta.

— Augusta, répliqua le noble jeune homme, je pensais que vous aviez une meilleure opinion de moi que d'imaginer que je me dégraderais d'une manière assez pitoyable pour considérer que l'accord de mon père dans quelqu'une de mes affaires fût pour moi de conséquence ou d'intérêt. Dites-moi, Augusta, avec sincérité : m'avez-vous jamais vu consulter ses penchants ou suivre ses avis dans le moindre détail depuis l'âge de quinze ans ?

— Edward, répliqua-t-elle, vous manquez certes de l'assurance à faire votre propre éloge. Seulement depuis que vous avez eu quinze ans ! Mon cher frère, depuis que vous avez eu cinq ans, je vous acquitte d'avoir contribué volontairement à la satisfaction de votre père. Et pourtant je ne suis pas sans appréhension que vous serez bientôt obligé de vous avilir à vos propres yeux en cherchant dans la générosité de sire Edward du soutien pour votre femme.

— Jamais, jamais, Augusta, vais-je m'abaisser ainsi, dit Edward. Soutien ! De quel soutien Laura aura-t-elle besoin qu'elle pourrait recevoir de lui ?

---

26. Une remarque subséquente indique que Laura épie à la porte et donc que ce qu'elle entend n'est pas du tout le résultat du hasard.

— Seulement les soutiens bien insignifiants des victuailles et de la boisson, répondit-elle.

— Les victuailles et la boisson! répliqua mon mari d'une manière très noblement méprisante, et imaginez-vous alors qu'il n'y a pas d'autre soutien pour un esprit aussi élevé, que celui de ma Laura, que le vil et inconvenant usage de manger et de boire ?

— Aucun, à ma connaissance, qui soit aussi efficace, retourna Augusta.

— Mais alors n'avez-vous jamais senti les plaisants tourments de l'amour, Augusta? répliqua mon Edward. Semble-t-il impossible, à votre goût vil et corrompu, de vivre d'amour? Ne pouvez-vous pas concevoir le luxe de vivre au milieu de toute la détresse que la pauvreté peut infliger avec l'objet de votre affection la plus tendre ?

— Vous êtes trop ridicule, dit Augusta, pour qu'on se dispute avec vous. Mais peut-être avec le temps vous serez convaincu que... »

Ici je fus empêchée d'entendre la suite de son discours par l'apparition d'une bien belle jeune femme, qui fut introduite dans la pièce par la porte où j'écoutais. Lorsque j'ai entendu qu'on l'annonçait sous le nom de lady Dorothea, à l'instant je quittai mon poste et la suivit dans le salon, car je me souvenais bien qu'elle était la lady que le cruel et implacable baronet avait proposée comme épouse de mon Edward.

Quoique la visite de lady Dorothea visât en théorie Philippa et Augusta, j'ai quelque raison d'imaginer que, comme elle était avertie de notre mariage et de l'arrivée d'Edward, elle avait d'abord et avant tout l'intention de me voir.

Je perçus bientôt que, quoique belle et élégante de personne et douce et polie de paroles, elle faisait partie de cet ordre inférieur d'êtres, dont Augusta faisait partie, en ce qui a trait à l'émotion délicate, les sentiments tendres et la sensibilité raffinée.

Elle ne demeura qu'une demi-heure, et au cours de sa visite ne me confia aucune des ses pensées secrètes ni ne me demanda de lui confier quelque des miennes. Vous vous imaginerez donc, ma chère Marianne, que je ne pouvais pas sentir quelque affection ardente ni un attachement bien sincère pour lady Dorothea.

Adieu.

Laura.



Lettre huitième  
Laura à Marianne pour continuer

Lady Dorothea ne nous avait quittés depuis longtemps quand on annonça un autre visiteur tout aussi inattendu que celle de madame. C'était sir Edward, qui, ayant été informé par Augusta du mariage de son frère, vint sans aucun doute pour lui reprocher d'avoir osé s'unir à moi sans qu'il n'en soit informé. Mais Edward, prévoyant son dessein, l'approcha avec une force héroïque aussitôt qu'il entra dans la pièce, et s'adressa à lui comme suit.

« Sir Edward, je connais la raison de votre voyage ici. Vous venez avec le vil dessin de me reprocher de m'être lié indissolublement avec ma Laura sans votre permission. Mais, monsieur, je m'enorgueillis de cela. C'est mon motif d'orgueil le plus élevé que d'avoir encouru le mécontentement de mon père. »

En disant cela, il me prit la main et, pendant que Sir Edward, Philippa et Augusta sans aucun doute réfléchissaient avec admiration sur son courage vigoureux, il me dirigea du salon jusqu'à la voiture de son père qui demeurait encore à la porte et dans laquelle nous fûmes à l'instant transportés pour échapper à la poursuite de sir Edward.

Les postillons avaient d'abord reçu l'ordre de prendre le chemin de Londres. Mais aussitôt que nous eûmes suffisamment réfléchi, nous leur ordonnâmes de

se rendre à M..., le siège de l'ami très proche d'Edward, qui ne se trouvait qu'à quelques miles<sup>27</sup> de là.

Nous arrivâmes à M... en quelques heures, et en nous annonçant, nous fûmes immédiatement admis auprès de Sophia, l'épouse de l'ami d'Edward. Après avoir été privé d'une véritable amie (car c'est ainsi que j'appelle votre mère) pendant trois semaines, imaginez mes transports en contemplant quelqu'un qui était en vérité la plus digne de porter ce nom. Sophia était pas mal plus grande que la moyenne, et très élégante de sa personne. Une douce langueur se répandant sur ses beaux traits, mais en augmentant leur beauté. C'était l'effet de son esprit. Elle était toute sensibilité et toute émotion. Nous nous élançâmes dans les bras l'une de l'autre, et après que nous eussions échangé des promesses d'amitié pour le reste de notre vie, découvriâmes à l'instant l'un à l'autre les secrets les plus intimes de nos cœurs. Nous fûmes interrompues dans ce délicieux emploi par l'entrée d'Augustus, l'ami d'Edward, qui revenait tout juste d'une promenade solitaire.

Je n'ai jamais vu une scène aussi touchante que la rencontre entre Edward et Augustus.

« Ma vie ! Mon âme ! s'exclama le premier. — « Mon ange adorable », répliqua le second alors qu'ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre. C'était trop émouvant pour la sensibilité de Sophia et de moi-même : nous nous évanouîmes tour à tour sur un sofa.

Adieu.

Laura.

---

27. Les mesures anglaises sont respectées et rendues par les mots idoines.

Lettre la neuvième  
De la même à la même

Vers la fin de la journée, nous avons reçu la lettre suivante de Philippa.

Sir Edward est très irrité par votre départ abrupt ; il a ramené Augusta avec lui au Bedfordshire<sup>28</sup>. Même si je voulais jouir encore de votre charmante société, je ne peux pas me décider à vous enlever de celle d'amis aussi chers et méritants. Quand votre visite avec eux est terminée, j'ai confiance que vous retournerez dans les bras de votre

Philippa.

Nous retournâmes une réponse appropriée à cette note affectueuse et, après l'avoir remerciée pour sa gentille invitation, lui assurâmes que nous en profiterions certainement si jamais nous n'avions nulle part où aller. Quoiqu'à un être raisonnable, il n'y eût là rien qui pût paraître plus satisfaisant qu'une réponse aussi reconnaissante à son invitation, pourtant je ne sais pas comment cela a eu lieu, mais elle fut certainement assez capricieuse pour être mécontente de notre comportement et, quelques semaines plus tard, soit pour se venger de notre conduite, soit pour soulager sa solitude, elle épousa un jeune coureur de dot illettré. Cette mesure imprudente (quoique nous fussions sensibles au fait qu'elle nous priverait probablement de cette fortune que Philippa nous avait

---

28. Un comté au centre de l'Angleterre.

toujours fait espérer) ne put pas, pour ce qui est de nous, provoquer dans nos esprits exaltés un seul soupir. Pourtant craignant qu'elle pourrait être la source d'une misère sans fin pour la mariée pleine d'illusions, notre sensibilité frissonnante fut grandement affectée quand nous fûmes d'abord informés de l'évènement. Les affectueuses supplications d'Augustus et de Sophia, que nous considérions pour toujours leur maison comme notre foyer, s'imposèrent facilement à nous pour nous décider de ne plus jamais les laisser. Dans la société de mon Edward et de son aimable pair, je passai les moments les plus heureux de ma vie : notre temps se passait le plus délicieusement du monde en des protestations mutuelles d'amitié et en promesses d'amour à l'état pur ; dans lesquelles nous étions sûrs de ne pas être interrompus par des visiteurs désagréables et imposants, puisque Augustus et Sophia avaient, dès leur première entrée dans le voisinage, pris la peine d'informer les familles environnantes que, comme leur bonheur se fixait tout à fait sur eux-mêmes, ils ne désiraient aucune autre société. Mais hélas ! ma chère Marianne, un bonheur semblable à celui dont je jouissais était trop parfait pour durer. Un coup très grave et inattendu détruisit d'un coup toute sensation de plaisir. Comme vous devez en être convaincue à partir de ce que je vous ai déjà dit au sujet d'Augustus et de Sophia, il n'y a jamais eu un couple plus heureux ; aussi je n'ai pas besoin, je m'imagine, de vous informer que leur union avait été contraire aux inclinations de leurs parents cruels et mercenaires ; ceux-ci avaient en vain tenté, avec une persévérance obstinée, à les obliger d'épouser des gens qu'ils avaient

toujours détestés ; mais avec une force de caractère héroïque digne d'être racontée et admirée, les deux avaient constamment refusé de se soumettre à un pouvoir aussi despotique.

Après s'être dégagés avec autant de noblesse des chaînes de l'autorité parentale au moyen d'un mariage clandestin, ils étaient décidés de ne jamais abandonner la renommée, qu'ils avaient acquise dans le monde en faisant ainsi, du fait d'accepter quelques propositions de réconciliation qui pourraient leur être offertes par leurs pères, quoiqu'ils ne fussent jamais exposés à une épreuve supplémentaire semblable pour leur indépendance.

Ils n'avaient été mariés que quelques mois quand notre visite auprès d'eux avait commencé ; durant ce temps, ils avaient été fort bien soutenus par une somme d'argent considérable qu'Augustus avait élégamment dérobée de l'écritoire de son père indigne, quelques jours avant son union avec Sophia.

En raison de notre arrivée, leurs dépenses furent considérablement augmentées quoique leurs moyens d'y fournir fussent alors presque épuisés. Mais, eux, créatures sublimes ! ils refusaient hautement de penser un moment à leurs détresses économiques et auraient rougi à l'idée de payer leurs dettes. Hélas ! Que fut leur récompense pour un comportement aussi désintéressé ! Le bel Augustus fut arrêté, et nous fûmes tous détruits. Une trahison semblable chez les auteurs sans merci de cet acte étonnera votre douce nature, très chère Marianne, tout autant qu'elle affecta alors la sensibilité délicate d'Edward, de Sophia, de votre Laura et d'Augustus lui-même. Comme accomplissement d'une telle barbarie sans pareil, nous fûmes informés que la

page 22

mise à exécution<sup>29</sup> se ferait sous peu dans la maison.  
Ah! que pouvions-nous faire que ce que nous fîmes!  
Nous soupirâmes et nous nous évanouîmes sur le  
canapé.

Adieu.

Laura.

---

29. Il s'agit sans doute de la vente des biens mobiliers et immobiliers.

Lettre dixième

Laura pour continuer

Quand nous fûmes quelque peu remis des effusions irrépressibles de notre tristesse, Edward désira que nous considérions quelle était la mesure la plus prudente à prendre dans notre situation malheureuse, pendant qu'il se rendit auprès de son ami emprisonné pour se lamenter sur ses infortunes. Nous promîmes de le faire, et il entreprit son voyage vers Londres <sup>30</sup>. Pendant son absence, nous nous exécutâmes fidèlement selon son désir et, après une délibération des plus mures, à la longue nous tombâmes d'accord que la meilleure chose que nous pouvions faire était de quitter la maison, dont nous supposions à tout moment que les officiers de la loi prendraient possession. Nous attendîmes donc avec la plus grande impatience le retour d'Edward pour lui communiquer le résultat de nos délibérations. Mais nul Edward ne parut. En vain, comptâmes-nous les moments fastidieux de son absence, en vain pleurâmes-nous, en vain soupirâmes-nous, nul Edward ne revint. C'était un coup trop cruel, trop inattendu pour notre douce sensibilité; nous ne pûmes pas le supporter; nous ne pûmes que nous évanouir. À la longue, rassemblant toute la résolution dont j'étais la

---

30. *Town*, en anglais, soit ville, ou village. C'était le surnom qu'on donnait à Londres. Parler ainsi avait un je ne sais quoi qui suggérait une bonne connaissance de la ville. On signalera chaque apparition du mot en ce sens précis.

maîtresse, je me levai et, après avoir emballé quelques vêtements essentiels pour Sophia et moi-même, je la traînai jusqu'à une voiture que j'avais commandée et nous partîmes tout de suite pour Londres. Comme l'habitation d'Augustus se trouvait à une douzaine de miles de Londres<sup>31</sup>, ce ne fut pas long de temps avant que nous y arrivâmes, et nous n'étions qu'entrés à Holbourn<sup>32</sup> quand, baissant une des fenêtres avant je demandai à toute personne d'apparence respectable que nous croisions « s'ils avaient vu mon Edward ».

Mais comme nous roulions trop rapidement pour qu'ils aient le temps de répondre à mes supplications répétées, je n'en gagnai que peu d'information à son sujet, et même aucune. « Où dois-je vous conduire ? dit le postillon. — « À Newgate<sup>33</sup>, gentil jeune homme, répliquai-je, pour voir Augustus. — Oh ! non, non, s'exclama Sophia, je ne peux pas me rendre à Newgate : je ne pourrai pas supporter la vue de mon Augustus dans une détention aussi cruelle : mes sentiments sont bien assez troublés par le récit de sa détresse ; la contempler bouleverserait ma sensibilité. » Comme j'étais tout à fait d'accord avec elle quant à la justice de ses sentiments, le postillon reçut tout de suite l'ordre de retourner à la campagne<sup>34</sup>. Vous avez pu peut-être être quelque peu surprise, ma très chère Marianne, que, dans la détresse que je subissais alors, je ne me sois jamais souvenu de mon père et de ma mère ou de

---

31. *Town*.

32. Quartier de Londres, peu respectable à l'époque.

33. Prison de Londres.

34. Le voyage à Londres est donc tout à fait inutile en raison de la sensibilité des deux héroïnes. Le voyage à la campagne sera dans les faits une odyssée en Écosse.



notre chaumière paternelle dans le val d'Usk. Pour rendre compte de cet apparent oubli, je dois vous informer d'une circonstance insignifiante à leur égard, que je n'ai pas encore mentionnée. Je fais allusion à la mort de mes parents quelques semaines après mon départ. Du fait de leur mort, je devins l'héritière légale de leur maison et de leur fortune. Mais hélas! la maison ne leur avait jamais appartenu et leur fortune n'avait été qu'une rente viagère. Telle est la dépravation du monde! Je serais retournée auprès de votre mère, aurais été heureuse de lui présenter ma charmante Sophia et aurais passé avec bonne humeur ce qui me restait de vie dans leur chère société au val d'Usk, n'eût été la présence d'un obstacle devant l'exécution d'un projet aussi agréable, soit le mariage de votre mère et son déménagement dans une partie éloignée de l'Irlande.

Adieu.

Laura.

Lettre onzième

Laura pour continuer

J'ai un parent en Écosse, me dit Sophia alors que nous quitions Londres, qui, j'en suis sûre, n'hésiterait pas à me recevoir. — Commanderai-je au garçon de nous y conduire ? » dis-je. Mais me reprenant tout de suite, je me suis exclamé : « Hélas ! je crains que ça ne soit un trajet trop long pour les chevaux. » Pourtant, ne voulant pas agir à partir de ma seule connaissance inadéquate de la force et des habiletés des chevaux, je consultai le postillon, qui fut tout à fait de mon opinion sur la question. En conséquence, nous décidâmes de changer les chevaux au prochain village et de faire en poste<sup>35</sup> le reste du trajet. Quand nous sommes arrivés enfin à la dernière auberge à laquelle nous devons nous arrêter qui n'était qu'à quelques milles de la maison du parent de Sophia, ne voulant pas lui imposer notre société inattendue et inconnue, nous lui écrivâmes une note très élégante et bien écrite, laquelle contenait un récit de notre situation indigente et malheureuse et de notre intention de passer quelques mois avec lui en Écosse. Aussitôt que nous eûmes envoyé cette lettre, nous nous préparâmes tout de suite à la suivre et nous montions dans la voiture pour cette raison quand notre attention fut attirée par l'entrée dans la cour de l'auberge d'un carrosse à quatre

---

35. Il s'agira donc de faire des étapes régulières en changeant de chevaux à chaque poste.

chevaux portant couronne<sup>36</sup>. Un gentleman de bien des années en descendit. Dès sa première apparition, ma sensibilité en fut étonnamment affectée et avant que je ne l'ai observé une seconde fois, une sympathie instinctive<sup>37</sup> murmura à mon cœur qu'il était mon grand-père. Convaincue que ma conjecture ne pouvait pas me tromper, je bondis tout de suite de la voiture dans laquelle je venais de monter et, suivant le vénérable étranger dans la pièce où on l'avait introduit, je me jetai à genoux devant lui et l'implorai de me reconnaître comme sa petite-fille. Il sursauta et, ayant examiné avec attention mes traits, me leva de là et, jetant ses bras grand-paternels autour de mon cou, s'exclama : « Vous reconnaître ! Oui, chère ressemblance de ma Laurina et la fille de ma Laurina, douce image de ma Claudia et de la mère de ma Claudia, je te reconnais comme la fille de l'une et la petite-fille de l'autre<sup>38</sup> . » Pendant qu'il m'embrassait ainsi si tendrement, Sophia, étonnée par mon départ précipité, entra dans la pièce à ma recherche. Elle n'avait pas plus tôt été aperçue par le vénérable pair<sup>39</sup> qu'il s'exclama avec tous les signes du plus grand

---

36. Il s'agit donc de la voiture d'une personne importante et riche.

37. Un autre lieu commun des romans romantiques : les cœurs se parlent sans rien dire et révèlent les vérités que la raison et les sens ne sauraient donner.

38. L'in vraisemblance de la scène est doublée d'une incohérence : comment se fait-il que les parents de Laura vivaient si pauvrement et étaient morts sans argent, si le grand-père était un homme aussi tendre et aussi riche. Il faut croire que ce n'est pas Jane Austen qui manque de logique, mais les auteurs des romans qu'elle pastiche. Voir par exemple *Evelina*, de Fanny Burney.

39. Il s'agit donc d'un personnage de la noblesse anglaise.

étonnement : « Une autre petite-fille ! Oui, oui, je vois que tu es l'enfant de la fille aînée de ma Laurina ; votre ressemblance avec la bellissima Matilda le proclame suffisamment <sup>40</sup>. — Oh ! répliqua Sophia, quand je vous contemplai l'instinct de la nature murmura en moi que nous étions apparentés à quelque degré. Que ce soit en tant que grand-père ou grand-mère, je ne pouvais pas le décider <sup>41</sup>. Il la prit dans ses bras et, pendant qu'ils s'embrassaient tendrement, la porte de l'appartement s'ouvrit et un jeune homme très beau y apparut. En l'apercevant, lord St Clair sursauta et, reculant de quelques pas, dit en levant les mains : « Un autre petit-enfant ! Quel bonheur inattendu y a-t-il là ? Découvrir en trois minutes, autant de mes descendants. C'est, j'en suis sûr, Philander, le fils de la troisième fille de ma Laurina, l'aimable Bertha. Il ne manque que la présence de Gustavus pour compléter la réunion des petits-enfants de ma Laurina.

— Et le voici, dit un gracieux jeune homme qui entra à ce moment dans la pièce, voici le Gustavus que vous désirez voir. Je suis le fils d'Agatha, la quatrième fille, la plus jeune, de votre Laurina. — Je vois que vous l'êtes de fait, répliqua lord St Clair. Mais dites-moi, continua-t-il en regardant craintivement vers la porte, dites-moi : ai-je d'autres petits-enfants dans la maison ? — Aucun, milord. — Alors je pourvoirai à vos besoins sans plus tarder. Voici quatre billets de banque de cinquante livres chacun. Prenez-les et souvenez-

---

40. Les invraisemblances s'accroissent et continueront de le faire durant tout le chapitre.

41. La remarque loufoque que Jane Austen prête à son personnage est sans doute voulue par l'auteure.

page 29

vous que j'ai accompli mon devoir de grand-père.» Il quitta à l'instant la pièce et la maison tout de suite après.

Adieu

Laura.

Lettre la douzième

Laura pour continuer

Vous pouvez imaginer que nous étions surpris par le soudain départ de lord St Clair. « Ignoble aïeul ! s'exclama Sophia. — Indigne grand-père », dis-je, et nous nous évanouîmes dans les bras l'une de l'autre. Je ne sais pas combien de temps nous demeurâmes ainsi. Mais quand nous eûmes repris, nous nous trouvâmes seules, sans Gustavus, Philander ou les notes de banque. Comme nous déplorions notre sort malheureux, la porte de l'appartement s'ouvrit et on annonça l'arrivée de MacDonald. Il était le cousin de Sophia. La hâte avec laquelle il arrivait à notre secours si tôt après avoir reçu notre note parlait en sa faveur à tel point que je n'hésitai pas à le proclamer dès la première rencontre un ami tendre et sympathique. Hélas ! Il ne méritait bien peu le nom, car quoiqu'il nous dit qu'il était très préoccupé par nos malheurs, pourtant d'après son propre récit il apparaissait que leur examen n'avait pas tiré de lui un seul soupir, ni ne l'avait induit à maudire une seule fois les étoiles vindicatives. Il dit à Sophia que sa fille s'attendait à ce qu'elle revienne avec lui au château Macdonald et qu'en tant que l'amie de sa cousine il serait bien heureux de m'y voir aussi. Nous allâmes donc au château Macdonald, et nous fûmes reçues avec grande bonté par Janetta, la fille de Macdonald, et par la maîtresse du manoir. Janetta n'avait alors que quinze ans ; bien disposée par la nature, douée d'un cœur sensible et d'une disposition sympathique, elle aurait pu, si on

avait encouragé ces aimables qualités, être l'ornement de la nature humaine. Mais, malheureusement, son père ne possédait pas une âme suffisamment exaltée pour admirer une disposition si prometteuse et avait entrepris par tous les moyens dont il disposait d'en empêcher l'accroissement avec ses années. Il avait éteint si bien la naturelle sensibilité noble de son cœur <sup>42</sup> qu'il avait prévalu contre elle pour qu'elle accepte l'offre d'un jeune homme qu'il recommandait. Ils devaient se marier dans quelques mois, et Graham était dans la maison quand nous arrivâmes. *Nous* avons vu clair dans son caractère. Il était tout à fait le genre d'homme qu'on pouvait s'attendre qu'il fût choisi par Macdonald. Ils disaient qu'il était sensé, bien informé et aimable ; nous ne prétendions pas juger de telles bagatelles, mais comme nous étions convaincues qu'il n'avait pas d'âme, qu'il n'avait jamais lu *Les Souffrances de Werther*<sup>43</sup> et que ces cheveux n'avaient aucune ressemblance avec le châtain roux, nous étions certaines que Janette ne pouvait pas sentir de l'affection pour lui, ou du moins qu'elle ne devait pas en sentir. Aussi, la pure et simple circonstance qu'il était le choix de son père parlait tellement contre lui<sup>44</sup> que même s'il l'avait méritée sur tous les plans *cela* en soit aurait dû être une raison suffisante aux yeux de Janetta pour le refuser. Nous étions décidées de lui présenter ces considérations sous la bonne lumière et

---

42. Cette expression pour ainsi dire résume la thèse romantique.

43. Roman de Goethe qui présente la vision romantique de l'amour, et qui servait, comme ici, de pierre de touche pour les cœurs sensibles et leur identification ou reconnaissance.

44. *Was so much in his disfavour.*

ne doutions pas que nous rencontrerions le succès désiré chez quelqu'un qui était aussi bien disposé, dont les erreurs dans l'affaire ne naissaient que du manque de la confiance adéquate en sa propre opinion et un mépris convenable pour l'opinion de son père. De fait, nous la trouvâmes telle que nos vœux les plus chaleureux pouvaient espérer; nous n'eûmes aucune difficulté à la convaincre que c'était impossible qu'elle pût aimer Graham ou que c'était son devoir de désobéir à son père; la seule chose où elle semblait hésiter était notre affirmation qu'elle devait s'attacher à quelqu'un d'autre. Pendant un certain temps, elle continua de déclarer qu'elle ne connaissait aucun autre jeune homme pour qui elle avait la moindre affection; mais après que nous eûmes expliqué l'impossibilité de quelque chose de semblable, elle dit qu'elle croyait qu'elle *aimait bien* le capitaine M'Kenrie<sup>45</sup> plus que quiconque ce soit qu'elle connaissait par ailleurs. Cette confession nous satisfit et après avoir énuméré les grandes qualités de M'Kenrie et lui avoir assuré qu'elle était violemment amoureuse de lui, nous désirâmes savoir s'il avait jamais déclaré de quelque façon son affection pour elle.

« Plutôt que de l'avoir déclarée, je n'ai aucune raison d'imaginer qu'il en ait jamais senti pour moi, dit Janetta. — Il ne peut y avoir de doute, répliqua Sophia, que certainement il vous adore. L'attachement doit être réciproque. A-t-il jamais fixé son regard sur vous avec admiration, serré votre main avec tendresse, laissé

---

45. L'auteure aurait pu écrire Mackenry, qui serait aujourd'hui, et même alors, la graphie normale. L'important est de noter que ce nom fixe le jeune homme, comme Macdonald, parmi les Écossais.



tomber une larme involontaire et quitté la pièce abruptement ? — Jamais, répliqua-t-elle, pas que je me souviens. De fait, il a toujours quitté la pièce quand sa visite prenait fin, mais il n'est jamais parti de manière quelque peu abrupte ou sans faire sa révérence. — De fait, mon amour, dis-je, vous devez vous tromper, car il est absolument impossible qu'il ait pu vous quitter sans que ce soit dans la confusion, le désespoir et la précipitation. Ne faites que considérer un moment, Janetta, et vous devez être convaincue à quel point il est absurde de supposer qu'il ait jamais pu faire une révérence ou se comporter comme n'importe qui.» Comme nous avons réglé ce point à notre satisfaction, nous considérâmes ensuite la situation pour déterminer comment nous devons informer M'Kenrie de l'opinion favorable que Janetta entretenait pour lui... À la longue, nous tombâmes d'accord pour l'en mettre au courant au moyen d'une lettre anonyme que Sophia formula de la façon qui suit.

« Oh ! heureux amoureux de la belle Janetta, oh ! aimable propriétaire du cœur de *celle* qui est destinée à un autre, pourquoi différer ainsi la confession de votre attachement à son aimable objet ? Oh ! considérez que quelques semaines mettront fin d'un coup à tout espoir flatteur que vous pouvez entretenir maintenant du fait d'unir la victime infortunée de la cruauté de son père avec l'exécrable et détesté Graham.

Hélas ! pourquoi êtes-vous cruellement de connivence pour produire sa misère projetée et la vôtre en retardant la communication du projet qui a sans aucun doute pris possession de votre imagination ? Une union secrète assurera tout de suite la félicité des deux. »

Lorsqu'il eut reçu ce billet, l'aimable M'Kenrie, dont la modestie, comme il s'en assura après, avait été la seule raison pour avoir si longtemps caché la violence de son affection pour Janetta, vola sur les ailes de l'amour jusqu'au château Macdonald et plaida si puissamment son attachement auprès de celle qui l'inspira qu'après quelques rencontres privées supplémentaires, Sophia et moi connûmes la satisfaction de les voir partir pour Gretna Green<sup>46</sup>, qu'ils choisirent pour célébrer leurs noces, de préférence à tout autre endroit, malgré sa considérable distance du château Macdonald.

Adieu.

Laura.

---

46. Village à la frontière de l'Écosse et de l'Angleterre, où un couple de jeunes Anglais pouvait se marier sans la permission des parents. Une fugue amoureuse qui se terminait là est un autre lieu commun des romans de cette époque.

Lettre la treizième

Laura pour continuer

Ils étaient partis depuis presque deux heures avant que Macdonald ou Graham n'entretinrent un soupçon de l'affaire. Et ils auraient pu ne pas avoir de soupçon, n'eût été du petit accident suivant. Comme il arriva que Sophia ouvrit un tiroir privé dans la bibliothèque de Macdonald avec un clé à elle, elle découvrit que c'était l'endroit où il gardait ses papiers importants et parmi eux des billets de banque d'une somme considérable. Elle me communiqua cette découverte, et comme nous tombâmes d'accord que le priver d'un argent peut-être acquis malhonnêtement serait un traitement convenable pour un vil misérable comme Macdonald, il fut décidé que la prochaine fois que l'une ou l'autre arriverait à passer par là, elle prendrait un ou plusieurs billets de banque de ce tiroir. Nous avons souvent mis à exécution un projet bien intentionné semblable. Mais hélas! le jour même de l'évasion de Janetta, alors que Sophia enlevait le cinquième billet de banque du tiroir vers son sac à main, elle fut soudainement interrompue dans cette action avec grande impertinence par l'entrée de Macdonald lui-même d'une manière abrupte et précipitée. Sophia, qui, quoique d'une douceur tout à fait séduisante, pouvait, quand l'occasion le demandait, faire appel à toute la dignité de son sexe, prit tout de suite un visage strict et, jetant un regard <sup>47</sup> irrité vers le

---

47. *Frown*, soit un froncement de sourcils.

coupable imperturbable, demanda d'un ton de voix hautain « pourquoi sa solitude <sup>48</sup> était ainsi insolemment brisée ? » Sans rougir Macdonald, sans même entreprendre de se disculper du crime dont on l'accusait, entreprit bassement de reprocher à Sophia qu'elle l'escroquait malhonnêtement de son argent... La dignité de Sophia fut blessée : « Misérable, s'exclama-t-elle, en replaçant vite fait le billet de banque dans le tiroir, comment oses-tu <sup>49</sup> m'accuser d'un acte dont l'idée elle-même me fait rougir ? » Le vil misérable était toujours sceptique et continuait de réprimander Sophia, si justement insultée, avec des mots si ignominieux, qu'à la longue il a tant provoqué la douce bonté <sup>50</sup> de sa nature que cela l'induisit à se venger de lui en l'informant de la fugue de Janetta et la part active que nous y avons prise. À ce moment de leur dispute, j'entrai dans la bibliothèque et, comme vous pouvez l'imaginer, je fus offensée tout autant que Sophia devant les accusations sans fondement du malveillant et méprisable Macdonald. « Vil mécréant ! criai-je, peux-tu <sup>51</sup> ainsi, imperturbable, entreprendre de salir la réputation sans tache d'une excellence aussi lumineuse ? Pourquoi ne soupçonnes-tu <sup>52</sup> pas tout autant *mon* innocence ? — Soyez satisfaite, madame, répliqua-t-il, que je la soupçonne *de fait*, et donc je dois

---

48. *Her retirement*, soit sa retraite.

49. *Thou*. Elle emploie une tournure à l'ancienne qui souligne la bassesse de la personne à qui on s'adresse. C'est une sorte de tutoiement.

50. *Gentle sweetness*.

51. Même remarque que plus haut.

52. Même remarque.

désirer que vous quittiez toutes les deux cette maison dans la demi heure qui suivra.

— Nous partirons volontairement, répondit Sophia, nos cœurs t'ont détesté depuis longtemps, et rien que notre amitié pour ta fille aurait pu nous induire à demeurer si longtemps sous ton toit.

— Votre amitié pour ma fille a de fait été exercée très puissamment en la jetant dans les bras d'un coureur sans principe, répliqua-t-il.

— Oui, m'exclamai-je, au milieu de toutes ces infortunes, une certaine consolation nous sera fournie en réfléchissant sur le fait que par ce seul acte d'amitié pour Janetta, nous nous sommes acquittées de toute obligation que nous devons à son père.

— Ça doit de fait être une pensée très satisfaisante<sup>53</sup> pour vos esprits exaltés, dit-il. »

Aussitôt que nous avons emballé notre garde-robe et nos objets de valeur, nous quittâmes le château Macdonald et, après avoir marché environ un mille et demi, nous nous assîmes au bord d'un clair ruisseau limpide pour redonner des forces à nos membres épuisés. L'endroit se prêtait à la méditation<sup>54</sup>. Un bosquet d'ormes adultes nous protégeait de l'est ; un lit d'orties adultes nous protégeait de l'ouest. Devant nous coulait le ru murmurant, et derrière courait le chemin de la grande route. Nous étions d'humeur à contempler et disposées à jouir d'un endroit aussi beau. Un silence mutuel qui avait régné entre nous depuis un certain

---

53. *A most grateful reflection.*

54. Un autre lieu commun du romantisme : un ruisseau, de l'ombre, du silence, et donc une occasion de rêver. Évidemment, l'auteur subvertit tout.

temps fut rompu à la longue par mon exclamation : « Quelle scène jolie ! Hélas ! pourquoi Edward et Augustus ne sont-ils pas ici pour jouir de ses beautés ? »

— Ah ! ma tant aimée Laura, s'écria Sophia, par pitié retenez-vous de rappeler à ma mémoire la situation malheureuse de mon époux emprisonné. Hélas ! que ne donnerais-je pour connaître le sort de mon Augustus ! pour savoir s'il est encore prisonnier à Newgate, ou s'il est déjà pendu. Mais je ne serai jamais capable de dominer ma tendre sensibilité au point de me renseigner à son sujet. Oh ! je vous supplie, que je ne vous entende plus jamais répéter son nom tant aimé. Cela m'affecte trop. Je ne peux pas soutenir sa mention, tant mes sentiments sont blessés.

— Pardonnez-moi, ma Sophia, de vous avoir ainsi offensée sans le vouloir », répliquai-je. Et ensuite changeant le sujet de la conversation, je voulus qu'elle admira la noble grandeur des ormes qui nous protégeaient du zéphyr venu de l'ouest. « Hélas ! ma Laura, reprit-elle, évitez un sujet aussi mélancolique, je vous en supplie. Ne blessez pas encore une fois ma sensibilité par des remarques sur ces ormes. Ils me rappellent Augustus : il était comme eux, grand et majestueux ; il possédait cette noble grandeur que vous y admirez. »

Je fus silencieuse, de peur d'encre la bouleverser sans le vouloir en fixant sur quelque autre sujet de conversation qui pourrait encore une fois lui rappeler Augustus.

« Pourquoi ne parlez-vous pas, ma Laura, dit-elle après une courte pause. Je ne peux pas supporter ce silence : vous ne devez pas me laisser à mes propres pensées ; elles reviennent toujours à Augustus. »

— Quel beau ciel, dis-je. Comme il est charmant de voir l'azur se distinguer de ses délicates traînées de blanc !

— Oh ! ma Laura, répliqua-t-elle hâtivement en retirant ses yeux après avoir jeté un regard vers le ciel, ne me bouleversez pas en attirant mon attention vers un objet qui me rappelle aussi cruellement du gilet de satin bleu strié de blanc, celui de mon Augustus ! Par pitié de votre amie malheureuse, évitez un sujet aussi bouleversant.» Que pouvais-je faire ? Les sentiments de Sophia étaient alors si exquis et la tendresse qu'elle ressentait pour Augustus si poignante que je n'avais pas ce qu'il fallait pour entreprendre tout autre sujet, craignant justement qu'il pouvait réveiller encore une fois d'une façon imprévue toute sa sensibilité en dirigeant ses pensées vers son époux. Et pourtant rester silencieuse serait cruel : elle m'avait supplié de parler.

De ce dilemme, je fus très heureusement sauvée par un accident vraiment à propos, soit l'heureux renversement du phaéton d'un gentleman, qui coulait en murmurant derrière nous<sup>55</sup>. C'était un accident bien heureux en autant qu'il détournait l'attention de Sophia des pensées mélancoliques auxquelles elle se livrait. À l'instant, nous abandonnâmes nos places et courûmes à la rescousse de ceux qui, quelques moments avant, avaient une position aussi élevée qu'un haut phaéton à la mode, mais qui étaient maintenant abaissés et étendus dans la poussière.

---

55. La métaphore inappropriée est sans doute voulue par l'auteure : on signale, d'une autre façon encore, comment son personnage est pris dans les lieux communs du romantisme.

« Quel ample sujet de réflexion sur les joies incertaines de ce monde offrirait à un esprit pensif ce phaéton et la vie du cardinal Wolsey<sup>56</sup> ! » dis-je à Sophia alors que nous nous empressions vers le champ d'action.

Elle n'eût pas le temps de me répondre, car toute pensée était maintenant engagée par le spectacle horrible devant nous. Deux *gentlemen*<sup>57</sup> bien élégamment habillés, mais gisant dans leur sang, saisirent notre regard<sup>58</sup> ; nous nous approchâmes ; c'était Edward et Augustus. Oui, chère Marianne, c'était nos époux. Sophie s'écria et s'évanouit par terre ; je criai et à l'instant courut comme une folle. Nous demeurâmes ainsi plusieurs minutes ayant perdu toute connaissance et une fois que nous eûmes repris connaissance nous la perdîmes de nouveau. Pendant une heure et quart, nous continuâmes ainsi, Sophia s'évanouissant et moi courant comme une folle tout autant. À la longue, un gémissement du malheureux Edward, qui seul tenait une part de vie, nous ramena à nous-mêmes. Si de fait nous avions imaginé auparavant que l'un ou l'autre vivait encore, nous aurions été plus modérées dans notre chagrin ; mais comme en les voyant au début, nous avions supposé qu'ils ne vivaient plus, nous savions qu'il n'y avait rien d'autre à faire ce que nous avons fait. Nous n'eûmes donc pas plutôt entendu le gémissement de mon

---

56. Le premier ministre du roi Henry VIII qui fut l'homme le plus puissant de l'Angleterre et qui finit dans la disgrâce. – Jane Austen écrira un peu après ce roman une loufoque analyse de l'Angleterre pleine de remarques comme celle-là.

57. Mot intraduisible qui dit le sommet de la finesse et de la droiture masculine.

58. *Struck our eyes.*



Edward que, remettant à plus tard nos lamentations pour le moment, nous courûmes auprès du cher jeune homme et nous agenouillant de chaque côté nous le suppliâmes de ne pas mourir. « Laura, dit-il en fixant son œil alors languide sur moi, je crains que j'ai été renversé<sup>59</sup>. »

Je fus ravie de savoir qu'il était encore conscient<sup>60</sup>.

« Oh ! Dites-moi, Edward, dis-je, dites-moi, je vous en prie avant de mourir, ce qui vous est arrivé depuis le malheureux jour où Augustus fut arrêté et nous fûmes séparés.

— Je le ferai », dit-il, et il mourut en poussant un profond soupir. Sophia s'effondra de nouveau et s'évanouit. *Mon* chagrin fut plus audible. Ma voix trembla, mes yeux se fixèrent dans un regard vague, mon visage devint pâle comme la mort et mes sens furent beaucoup diminués.

« Ne me parle pas de phaétons, dis-je en délirant d'une manière affolée et incohérente ; qu'on me donne un violon. Je jouerai pour lui et l'apaiserai durant ses heures de mélancolie. Craignez les foudres de Cupidon, vous les nymphes douces, évitez les flèches perçantes de Jupiter, regardez ce bosquet de pins, je vois un gigot d'agneau, ils m'ont dit qu'Edward n'était pas mort, mais ils me trompaient ; ils le prenaient pour un concombre. » Je continuai ainsi, m'écriant sauvagement

---

59 . L'expression est ambiguë : Edward parle ou bien du renversement de sa voiture ou de ses blessures.

60 . *Sensible*. – Il est possible que Jane Austen profite de l'ambiguïté pour se moquer encore une fois de ce lieu commun du romantisme.

au sujet de la mort de mon Edward. Pendant deux heures, je délirai ainsi follement et n'aurais pas cessé même alors, parce que je n'étais pas du tout fatiguée, si ce n'est que Sophia, qui venait de se remettre de son évanouissement, me supplia de considérer que la nuit s'approchait et que l'humidité se formait autour de nous. « Et où irons-nous, dis-je, pour nous protéger de l'une et de l'autre ? — Dans cette maisonnette blanche », répliqua-t-elle en pointant vers un bâtiment propre qui s'élevait au milieu du bosquet d'ormes et que je n'avais pas observé avant. Je tombai d'accord et à l'instant nous marchâmes vers lui ; nous cognâmes à la porte ; elle fut ouverte par une vieille femme ; lorsque nous demandâmes qu'elle nous offre un logement pour la nuit, elle nous informa que sa maison était bien petite, qu'elle n'avait que deux chambres à coucher, mais que malgré cela nous serions les bienvenues dans l'une d'elles. Nous fûmes satisfaites et suivîmes la bonne dame dans la maison, où nous fûmes grandement réconfortées par la vue d'un feu confortable. Elle était une veuve et n'avait qu'une fille, qui avait tout juste dix-sept ans. Un des âges les meilleurs ; mais hélas ! elle était bien quelconque, et elle s'appelait Bridget... On ne pouvait s'attendre à rien de sa part ; on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'elle ait des idées exaltées, des sentiments délicats ou une sensibilité raffinée. Elle n'était rien de plus qu'une vulgaire femme de bonne humeur, polie et serviable ; en tant que telle nous ne pouvions quand même pas l'haïr ; elle n'était qu'un objet de mépris.

Adieu.

Laura.

Lettre la quatorzième

Laura pour continuer

Armez-vous, mon aimable jeune amie, de toute la philosophie dont vous êtes la maîtresse ; appelez toute la force d'âme que vous possédez ; car, hélas ! dans la consultation des pages qui suivent, votre sensibilité sera très sévèrement mise à l'épreuve. Ah ! quels étaient les malheurs que j'avais connus avant et que je vous ai déjà racontés, comparés à celui dont je vais vous informer maintenant. Les morts de mon père et de ma mère et de mon époux, quoique presque plus que ma nature délicate pouvait soutenir, furent des bagatelles en comparaison au malheur que je me mets à raconter. Le jour après notre arrivée à la maisonnette, Sophia se plaignit d'une violente douleur dans ses membres délicats, accompagnée d'un mal de tête désagréable. Elle l'attribuait à un rhume attrapé du fait de ses évanouissements continuels à l'air frais alors que la rosée se formait le soir précédent. Je craignais que ce ne fût trop le cas ; car comment pouvait-on rendre compte de ce que j'aie échappé au même malaise, si ce n'était en supposant que les efforts physiques que j'avais subis lors de mes crises répétées de frénésie avaient fait circuler et réchauffer mon sang si efficacement que j'y devins à l'épreuve de l'humidité glaciale de la nuit, alors que Sophia, étendue tout à fait inactive sur le sol, devait avoir été exposée à toute sa sévérité. J'étais très sérieusement alarmée par sa maladie qui, quoiqu'elle puisse vous paraître

insignifiante ; une sorte de sensibilité instinctive me murmurait qu'à la fin cela lui serait fatal.

Hélas ! mes craintes ne furent que trop justifiées ; son état s'aggrava peu à peu, et de jour en jour je devins plus alarmée à son sujet. À la longue, elle fut obligée de se limiter au lit que notre respectable logeuse lui allouait. Ses troubles devinrent une consommation galopante <sup>61</sup>, et elle l'emporta en quelques jours. Au milieu de toutes mes lamentations pour elle (et vous pouvez supposer qu'elle furent violentes), je recevais quand même une certaine consolation en pensant que durant sa maladie je lui avais accordé toutes les attentions qui pouvaient lui être accordées. J'avais pleuré sur elle tous les jours, avais baigné son doux visage avec mes larmes et avais continuellement serré ses mains dans les miennes. « Ma Laura bienaimée, dit-elle quelques heures avant de mourir, soyez avertie de par ma fin malheureuse et évitez le comportement imprudent qui en a été l'occasion... Prenez garde aux évanouissements... Quoiqu'ils puissent être rafraîchissants et agréables sur le coup, pourtant, croyez-moi, à la longue, s'ils sont répétés trop souvent et à la mauvaise saison, ils s'avèreront nuisibles à votre santé <sup>62</sup> ... Mon sort vous l'enseignera... Je meurs martyre de ma tristesse en raison de la perte d'Augustus... Un évanouissement m'a coûté la vie. Prenez garde aux évanouissements, ma chère Laura. Une crise de frénésie n'est nuisible que du quart ; c'est

---

61. La tuberculose, ainsi nommée, était une maladie de rigueur pour les héros, et surtout les héroïnes, des romans de l'époque.

62. *Destructive of your constitution.* – Même en mourant, Sophia s'exprime de façon alambiquée et enflée.

un exercice physique et, si elle n'est pas trop violente, j'ose dire qu'elle est, quant à ses conséquences, propice à la santé ; laissez-vous emporter par la folie aussi souvent que vous le voulez ; mais ne vous évanouissez pas. »

Voilà les tout derniers mots qu'elle m'adressa. Ce fut son conseil d'agonisante pour sa Laura souffrante, laquelle y a adhéré depuis de la façon la plus fidèle.

Après avoir accompagné mon amie regrettée à sa tombe précoce, quoique ce fut tard dans la nuit, je quittai immédiatement l'haïssable village où elle mourut et près duquel mon époux et Augustus avaient rendu l'âme. Je ne l'avais pas quittée de bien des pas, quand je fus dépassée par une diligence, dans laquelle je pris une place à l'instant, décidée que j'étais de me rendre à Edinburgh, où j'espérais y trouver quelque sorte d'ami plein de pitié qui me recevrait et me reconforterait, moi qui subissais tant d'afflictions<sup>63</sup>.

Il faisait si sombre quand j'entrai dans la diligence que je ne pouvais pas faire le décompte de mes covoyageurs ; je pouvais seulement percevoir qu'ils étaient nombreux. Sans faire attention à quoi que ce soit les concernant, je m'abandonnai à mes propres tristes pensées. Un silence général s'imposait, un silence qui n'était interrompu par rien si ce n'est les bruyants ronflements répétés d'un des membres du groupe.

« Comme cet homme doit être un bandit illettré, pensai-je. Quel manque total de raffinement délicat, lui qui peut heurter nos sens par un bruit si brutal ! J'en suis certaine, il doit être apte à toutes les pires actions !

---

63. *In my afflictions.*

Aucun crime n'est trop noir pour un caractère semblable ! » Voilà comment je raisonnais, et sans doute c'étaient les pensées de mes co-voyageurs.

À la longue, le jour qui naissait me permit de contempler le scélérat sans principe qui avait si violemment dérangé mes sentiments. C'était sir Edward, le père de mon époux décédé. À ses côtés s'assoyait Augusta, et sur le même siège il y avait votre mère et lady Dorothea. Imaginez ma surprise d'être assise ainsi avec mes vieilles connaissances. Quelque grand qu'ait été mon étonnement, il a été accru quand, regardant par les fenêtres, je contemplai l'époux de Philippa, avec Philippa à ses côtés, sur boîte de la diligence, et, regardant vers l'arrière, je contemplai Philander et Gustavus dans la corbeille<sup>64</sup>. « Oh ! Cieux !, m'exclamai-je, est-il possible que je fusse, de façon si inattendue, entourée de mes parents<sup>65</sup> les plus proches ? » Ces mots réveillèrent le reste du groupe, et tous les yeux furent tournés vers le coin où je m'assoyais. « Oh ! mon Isabel, continuai-je en me jetant dans ses bras en passant par-dessus lady Dorothea, recevez de nouveau sur votre sein la malchanceuse Laura. Hélas ! quand nous nous sommes séparées dans le val d'Usk, j'étais heureuse d'être unie au meilleur des Edwards ; j'avais alors un père et une mère et je n'avais pas connu les malchances. Mais maintenant dépourvue de tout ami que toi...

---

64. *Basket*. – À l'arrière d'une diligence on pouvait trouver une sorte de caisse dans laquelle pouvait s'asseoir les passagers les moins argentés.

65. *Relations and connections*.

— Quoi! interrompit Augusta, mon frère est-il donc mort? Dites-nous, je vous supplie, ce qui lui est arrivé? — Oui, nymphe froide et insensible, répliquai-je, ce prétendant malchanceux, votre frère, n'existe plus, et vous pouvez maintenant vous glorifier du fait d'être l'héritière de la fortune de sir Edward. »

Quoique je l'eusse toujours méprisé depuis que j'avais surpris sa conversation avec Edward, pourtant je me pliai avec civilité à ses supplications et à celles de sir Edward pour que je les informe de la totalité de l'affaire mélancolique. Ils furent très bouleversés: même le cœur obstiné de sir Edward et celui, insensible, d'Augusta furent émus de tristesse par le triste récit. À la demande de votre mère, je leur rapportai toutes les autres malchances qui m'étaient arrivées depuis notre séparation: l'emprisonnement d'Augustus, l'absence d'Edward, notre arrivée en Écosse, notre visite au château Macdonald, le service remarquable que nous offrîmes à Janetta, l'ingratitude de son père, son comportement inhumain, ses soupçons inexplicables, son traitement barbare en nous obligeant de quitter la maison, nos lamentations devant la perte d'Edward et d'Augustus et enfin la mélancolique mort de ma compagne bienaimée.

La pitié et la surprise étaient fortement peintes sur le visage de votre mère durant tout mon récit, mais je suis désolée d'avoir à dire, reproche éternel contre sa sensibilité, que la seconde prédominait et de loin<sup>66</sup>. Non mais, quoique ma conduite ait été certainement

---

66. Cette remarque donne un sens nouveau à la demande initiale qui est fait au tout début de cette série de lettres: Laura ne saisit pas l'ironie qui préside à la réception de son témoignage.

sans faute durant le cours de mes dernières malchances et aventures, elle prétendit devoir me reprocher certains actes <sup>67</sup> dans les situations dans lesquelles j'avais été placée. Comme j'étais moi-même consciente d'avoir toujours agi d'une manière qui honorait mes sentiments et mon raffinement, je tins peu compte de ce qu'elle disait et désirai qu'elle satisfît ma curiosité en me disant comment elle était arrivée là plutôt que de blesser ma réputation immaculée avec des reproches injustifiés. Aussitôt qu'elle eût répondu à mes demandes sur ce point et m'avait donné un compte rendu exact de tout ce qui lui était arrivé depuis notre séparation (votre mère vous donnera les détails dont vous n'êtes pas informée), je demandai la même information à Augusta en ce qui avait trait à elle-même, sir Edward et lady Dorothea.

Elle me dit que comme elle avait un grand intérêt <sup>68</sup> pour les beautés de la nature, son désir de contempler les scènes délicieuses qu'elle montrait dans cette partie du monde avait été beaucoup accru par le livre *Tournée des Highlands* <sup>69</sup> de Gilpin <sup>70</sup>, au point où elle avait convaincu son père d'entreprendre une tournée de l'Écosse et avait persuadé lady Dorothea de les accompagner. Qu'ils étaient arrivés à Edinburgh quelques jours auparavant et que depuis là ils avaient

---

67. *Find fault with my behaviour.*

68. *A considerable taste.*

69. Soit les hautes terres, une partie sauvage de l'Écosse.

70. Le livre est une invention de Jane Austen. Gilpin est un personnage d'une ballade comique de Cowper ; il connaît des mésaventures durant un voyage en diligence avec sa femme. Mais il est aussi l'auteur des *Observations on the river Wye and several parts of South Wales.*



fait des excursions quotidiennes dans le voisinage au moyen de la diligence dans laquelle ils se trouvaient et par laquelle ils revenaient alors d'une telle excursion. Mes questions suivantes portaient sur Philippa et son époux, dont j'appris qu'il avait dépensé toute la fortune de son épouse et qu'il avait recours pour survivre au talent où il avait toujours excellé le plus, soit la conduite ; ayant vendu tout ce qu'ils possédaient sauf leur voiture, il avait transformé en diligence et, pour se séparer de toutes ces connaissances précédentes, l'avait conduite à Edinburgh d'où il allait à Sterling<sup>71</sup> aux deux jours<sup>72</sup>. Que Philippa, qui gardait son affection pour son époux ingrat, l'avait suivi en Écosse et l'accompagnait d'ordinaire durant ses petites excursions à Sterling. « Ce n'est que pour leur mettre un peu d'argent dans les poches, continua Augusta, que mon père a toujours voyagé dans leur voiture pour voir les beautés du pays depuis notre arrivée en Écosse, car il aurait certainement été bien plus agréable pour nous de visiter les Highlands dans une chaise<sup>73</sup> que de ne voyager que d'Edinburgh à Sterling et de Sterling à Edinburgh à tous les deux jours dans une diligence bondée et inconfortable. » Je tombai parfaitement d'accord avec elle quant à ses sentiments sur l'affaire, et blamai secrètement sir Edward de sacrifier ainsi le plaisir de sa fille au profit d'une vieille femme ridicule dont le mariage fou avec un homme

---

71. Une petite ville d'Écosse.

72. La phrase est longue et encore plus emberlificotée que dans la traduction. Il est probable que cela est voulu par l'auteur.

73. Petit véhicule hippomobile.

aussi jeune aurait dû être puni <sup>74</sup>. Cependant, son comportement était tout à fait d'un même tenant avec son caractère ; car à quoi pouvait-on s'attendre de la part d'un homme qui ne possédait pas le plus petit atome de sensibilité, qui connaissait à peine le sens du mot *sympathie* et qui allait jusqu'à ronfler.

Adieu.

Laura.

---

74. Le revirement spectaculaire des sentiments de Laura pour Philippa est sans aucun doute voulu par l'auteure.

Lettre la quinzième

Laura pour continuer

Quand nous arrivâmes dans le village où nous devions prendre le petit-déjeuner, j'étais décidée de parler avec Philander et Gustavus et, à cette fin, aussitôt que je quittai la voiture, je me rendis à la corbeille et me renseignai au sujet de leur santé, en exprimant mes craintes quant aux difficultés<sup>75</sup> de leur situation. Au début, ils semblaient plutôt perplexes de me voir apparaître, comme ils redoutaient sans aucun doute que je pourrais les amener à rendre des comptes pour l'argent que notre grand-père m'avait laissé et dont ils m'avaient privé injustement; mais en découvrant que je ne mentionnais rien de l'affaire, ils désirèrent que j'entre dans la corbeille parce que nous pourrions nous entretenir avec plus facilité. En conséquence, j'entrai et pendant que le reste de notre groupe dévorait du thé vert et des rôties beurrées, nous festoyâmes d'une façon plus raffinée et sentimentale au moyen d'une conversation particulière. Je les informai de tout ce qui m'était arrivé durant le cours de ma vie et, à ma demande, ils me racontèrent tous les incidents des leurs.

« Nous sommes les fils, comme vous le savez déjà, des deux filles les plus jeunes que lord St Clair a eues

---

75. *Uneasiness.*

par Laurina, une cantatrice italienne<sup>76</sup>. Nos mères, ni l'une ni l'autre, ne peuvent assurer qui furent nos pères, mais on est d'avis en général que Philander est le fils d'un certain Philip Jones, un maçon, et que mon père fut un certain Gregory Staves<sup>77</sup>, un corsetier d'Edinburgh. Ceci est de peu d'importance puisque comme nos mères ne furent certainement jamais mariées ni à l'un ni à l'autre, cela ne donne pas de mauvaise image de notre sang, qui est des plus anciens et des plus purs. Bertha, la mère de Philander, et Agatha, ma mère à moi, vécurent toujours ensemble. Ni l'une ni l'autre n'était bien riche ; à l'origine leurs fortunes conjuguées avaient atteint neuf mille livres, mais comme elles avaient toujours vécu en dépensant le capital, celui-ci avait été réduit à neuf cents livres alors qu'elles n'avaient que quinze ans<sup>78</sup>. Ces neuf cents livres, elles les gardaient toujours dans un tiroir d'une des tables qui se tenaient dans notre salon commun pour avoir la commodité de l'avoir toujours sous la main. Je ne peux pas déterminer maintenant si c'était parce qu'il était ainsi facile à prendre, ou parce que nous voulions être indépendants ou parce que

---

76. Pour entendre le récit d'une femme semblable, et saisir quelque chose du ton des récits de l'époque, on pourrait lire les romans *Consuela* et *La Comtesse de Rudolstadt* de George Sand.

77. Son nom de famille, *douves de tonneau*, est sans doute une allusion coquine à son métier.

78. Les données proposées sont presque ridicules et indiquent au moins que les deux jeunes femmes étaient bien imprudentes en dépensant follement une fortune qui aurait dû leur permettre de vivre confortablement. – Dans les romans subséquents, Jane Austen sera toujours bien précise au sujet de l'argent nécessaire pour vivre une vie comme il faut.

nous étions excessivement sensibles (ce pour quoi nous étions toujours remarquables)... mais il est certain que quand nous eûmes atteint notre quinzième année, nous prîmes les neuf cents livres et nous enfuîmes. Ayant obtenu ce prix, nous étions décidés de le gérer avec économie et de ne pas le dépenser follement ou de manière extravagante. À cette fin, nous le divisâmes en neuf paquets, dont l'un était voué à la nourriture, le deuxième à la boisson, le troisième à l'entretien ménager, le quatrième aux voitures, le cinquième aux chevaux, le sixième aux serviteurs, le septième aux amusements, le huitième à l'habillement et le neuvième aux boucles en argent. Ayant ainsi organisé nos dépenses pour deux mois (car nous nous attendions à ce que nous puissions faire durer les neuf cents livres tout ce temps), nous nous empressâmes d'aller à Londres et nous eûmes la bonne fortune de le dépenser en sept semaines et un jour, ce qui était six jours plus tôt que nous avions voulu<sup>79</sup>. Aussitôt que nous nous étions heureusement défaits du poids d'autant d'argent, nous commençâmes à penser à retourner auprès de nos mères, mais ayant entendu par accident que les deux étaient mortes de faim, nous abandonnâmes notre dessein et nous décidâmes de nous engager dans quelque troupe de comédiens ambulants, parce que nous avons toujours eu du goût pour la scène. En conséquence, nous offrîmes nos

---

79. Par cette dernière remarque loufoque de Gustavus, Jane Austen veut sans doute indiquer que les prévisions imprudentes des deux jeunes hommes sont minées, entre autres, par le fait que leurs calculs ne tiennent pas compte du fait qu'un mois a d'ordinaire 30 ou 31 jours, et donc qu'il leur manquait non pas pendant 6 jours, mais pendant 9 jours.

services à une d'entre elles et fûmes acceptés ; notre troupe était de fait plutôt petite, puisqu'elle ne consistait qu'en le gérant, son épouse et nous, mais ainsi il y avait moins de gens à payer et le seul inconvénient qui l'accompagnait était la rareté des pièces de théâtre que nous pouvions jouer en raison d'un manque de gens pour jouer les rôles. Cependant nous ne nous en faisons pas de bagatelles semblables. *Macbeth* était une de nos performances les plus admirées, en laquelle nous étions vraiment bien en vérité. Le gérant jouait toujours Banquo lui-même, son épouse était lady Macbeth, je faisais les trois sorcières et Philander jouait tous les autres rôles. À vrai dire, cette tragédie fut non seulement la meilleure, mais la seule pièce que nous avons produite ; et après l'avoir jouée partout en Angleterre et Wales, nous vîmes en Écosse pour la montrer dans ce qui restait de la Grande Bretagne. Il arriva que nous avions nos quartiers dans ce village où vous vîntes et vous rencontrâtes votre grand-père. Nous étions dans la cour de l'auberge quand sa voiture y entra et, percevant à qui elle appartenait en raison des armes et sachant que lord St Clair était notre grand-père, nous tombâmes d'accord d'entreprendre de lui tirer quelque chose en révélant la relation : vous savez que cela a bien réussi. Ayant obtenu les deux cents livres, à l'instant nous quittâmes le village, laissant à notre gérant et son épouse la tâche de jouer *Macbeth* par eux-mêmes et prîmes la route pour Sterling, où nous dépensâmes notre petite fortune avec éclat <sup>80</sup>. Nous

---

80. En français. – Dans les grands romans, l'emploi du français par un personnage de Jane Austen est souvent le signe d'une

retournons maintenant à Edinburgh afin d'avoir de l'avancement dans le monde du théâtre<sup>81</sup> ; et voilà, ma chère cousine, notre histoire. »

Je remerciai l'aimable jeune homme pour son récit divertissant et, après avoir exprimé mes souhaits pour leur bien-être et leur bonheur, les laissai dans leur petite habitation et retournai auprès de mes autres amis, qui m'attendaient impatiemment.

Mes aventures arrivent maintenant à leur terme, ma très chère Marianne, du moins pour le présent.

Quand nous sommes arrivés à Edinburgh, sir Edward m'a dit qu'en tant que la veuve de son fils, il désirait que j'accepte de ses propres mains quatre cents par année<sup>82</sup>. Je promis courtoisement que je le ferais, mais je ne pus pas m'empêcher de remarquer que ce baronet antipathique l'offrait plutôt parce que j'étais la veuve d'Edward que parce que j'étais la raffinée et aimable Laura.

Je pris résidence dans un village romantique dans les Highlands de l'Écosse, où j'ai depuis continué de vivre et où, ininterrompue par des visites insignifiantes, dans une solitude mélancolique, je peux satisfaire mes continuelles lamentations sur les morts de mon père, ma mère, mon époux et mon amie.

---

affectation et d'une hypocrisie de comportement. On devine que c'est déjà le cas ici.

81. *In the acting way.*

82. L'expression n'est pas claire. Mais on peut supposer que l'offre est convenable, mais assez maigre en ce sens qu'elle est condamnée à une existence moins fantasque. Une somme de quatre mille livres produisait un intérêt annuel de 400 livres.

Augusta a été unie pendant plusieurs années à Graham de tous les hommes celui qui lui était le mieux assorti ; elle le rencontra durant son séjour en Écosse.

Dans l'espoir d'acquérir un héritier pour son titre et son domaine, sir Edward épousa à la même époque lady Dorothea. Ses espoirs ont été comblés.

Philander et Gustavus, après avoir accru leur réputation par leur performance dans le monde du théâtre d'Edinburgh, se sont rendus à Covent Garden<sup>83</sup>, où ils se montrent toujours sous les noms empruntés de Luvis et Quick<sup>84</sup>.

Philippa a payé depuis longtemps sa dette à la nature ; cependant son époux continue de conduire une diligence d'Edinburgh à Sterling.

Adieu, ma très chère Marianne.

Laura.

Finis

Le 13 juin 1790.

---

83. Un quartier malfamé de Londres où on trouve un théâtre du même nom.

84. Les noms qu'ils se sont donnés sont le signe qu'ils sont sans doute des filous bien plus que des comédiens. Mais les noms étaient bel et bien ceux de deux comédiens londoniens.



*Le Château Lesley*<sup>85</sup>

Un roman par correspondance incomplet  
à Henry Thomas Austen, écuyer<sup>86</sup>.

Monsieur,

Je profite maintenant de la permission dont vous m'avez souvent honoré de vous dédier un de mes romans. Qu'il soit incomplet, je m'en attriste; et pourtant craignez de ma part qu'il demeure toujours ainsi; qu'en autant qu'il a été avancé, il soit si peu important et si indigne de vous, c'est un autre souci de votre serviteur obligé.

L'auteur<sup>87</sup>.

---

85. Ce roman remonte à la même époque que le précédent. Il est possible, voire probable, qu'il ait été écrit un peu après.

86. Titre qui indique que le frère de Jane Austen fait partie de la *landed gentry*, soit la classe qui se situe sous l'aristocratie proprement dite, les pairs, et au-dessus du peuple. Il était alors banquier à Londres.

87. L'auteure se moque un peu des dédicaces ampoulées qui ornaient bien des romans de l'époque.

Messieurs Demand <sup>88</sup> et compagnie, veuillez payer à Jane Austen, vieille fille <sup>89</sup>, la somme de cent guinées du compte de votre humble serviteur <sup>90</sup>.

H. T. Austen  
L 105.0.0 <sup>91</sup>.

---

88. Soit Exigence, en français. Le nom de famille est inventé sans aucun doute : il y a là une plaisanterie de la part de Jane Austen.

89. Le mot est un peu fort, étant donné son âge.

90. Nouvelle plaisanterie de Jane Austen : elle suppose que son frère, ravi du cadeau offert, lui ferait un cadeau pour la remercier. Ce qui indique que la possibilité de gagner de l'argent au moyen de son talent était déjà bien présent dans l'esprit de la jeune femme comme elle l'était pour la femme adulte.

91. Le chiffre indique la somme en livres sterling, soit 105 livres, zéro shillings, et zéro pences : une guinée valant 21 shillings et non 20 comme la livre, cent guinées donnaient au fond 2 100 shillings et donc 105 livres sterling ; enfin, un shilling était constitué de douze pences.

Lettre la première  
De miss Margaret Lesley à miss Charlotte Lutterell.

Du château Lesley, le 3 janvier 1792.

Mon frère vient de nous quitter. « Matilda, dit-il en partant, Margaret et vous, j'en suis sûr, offrirez à ma chère petite tout le soin qu'elle aurait reçue d'une mère indulgente et affectueuse et aimable. » Les larmes coulaient sur ses joues pendant qu'il prononçait ces mots ; le souvenir de celle qui avait si gratuitement déshonoré le caractère maternel et si ouvertement violé les devoirs conjugaux, l'empêchait d'ajouter quoi que ce soit de plus. Il embrassa sa chère enfant et, après avoir salué Matilda et moi, se sépara avec hâte de nous et s'assoyant dans sa chaise<sup>92</sup>, continua sur le chemin d'Aberdeen<sup>93</sup>. Il n'y a jamais eu meilleur jeune homme ! Ah ! comme il avait peu mérité les malheurs qu'il avait connus dans l'état matrimonial. Un si bon époux pour une épouse aussi méchante ! Car vous savez, ma chère Charlotte, que la misérable Louisa l'a quitté, lui, son enfant et sa réputation il y a quelques semaines, en prenant pour compagnons Danvers et le déshonneur. Il n'y a jamais eu un visage plus joli<sup>94</sup>, une figure plus fine ou un cœur moins aimable que ceux qui

---

92. Petit véhicule hippomobile.

93. Aberdeen est une ville de l'Écosse. Dans l'imaginaire anglais, l'Écosse est une terre romantique, sauvage, refuge des âmes sensibles.

94. *Sweeter*. On aurait pu traduire par *doux*.

appartenaient à Louisa! Son enfant possède déjà les charmes personnels de sa malheureuse mère! Souhaitons qu'elle hérite de son père les charmes de l'esprit! Lesley n'a aujourd'hui que vingt-cinq ans et s'est déjà abandonné à la mélancolie et au désespoir! Quelle différence entre lui et son père! Sir George a cinquante-sept ans et demeure encore le bel homme<sup>95</sup>, le volage jeune homme, le joyeux garçon et le vigoureux jeunot qu'était son fils il y a environ cinq ans, et qu'il s'est efforcé de paraître depuis que je le connais<sup>96</sup>. Pendant que notre père papillonne dans les rues de Londres, joyeux, dissipé et irréfléchi à cinquante-sept ans, Matilda et moi demeurons, cachées de l'humanité dans notre vieux château moisi, qui est situé à deux milles<sup>97</sup> de Perth<sup>98</sup> sur un fier rocher surplombant et qui commande un point de vue large sur le village et les environs. Mais quoique retirées de presque tout du monde (car nous ne visitons que les M'Loeds, les M'Kensies, les M'Phersons, Les M'Donalds, les M'Kinsons, les M'Lellans, les M'Kays<sup>99</sup>, les Macbeths et les Macduffs<sup>100</sup>) nous ne sommes ni ennuyeuses ni malheureuses; au contraire, il n'y a jamais eu deux filles plus vivantes, plus aimables et plus spirituelles que nous; il n'y a pas une heure de la journée qui soit

---

95. *Beau*. Le terme en anglais suggère un homme non seulement de belle apparence, mais encore bien conscient de l'être.

96. *Affected to appear ever since my remembrance*.

97. Les distances sont données selon les mesures anglaises.

98. Ville du centre de l'Écosse.

99. La graphie ordinaire aurait été Macleods, ou MacLoeds, Mackensies, ou MacKensies, et ainsi de suite.

100. Les deux derniers noms de famille sont une allusion à la pièce de Shakespeare bien connue.

lourde pour nous<sup>101</sup>. Nous lisons, nous travaillons<sup>102</sup>, nous nous promenons, et quand nous sommes fatiguées par son emploi du temps, nous soulageons nos esprits soit par une chanson gaie, soit par une danse gracieuse, ou par quelque bon-mot et répartie<sup>103</sup> spirituelle. Nous sommes belles<sup>104</sup>, ma chère Charlotte, très belles, et la plus grande de nos perfections est que nous-mêmes, nous en sommes tout à fait inconscientes. Mais pourquoi m'éterniser ainsi sur moi-même ? Je me permets de répéter l'éloge de notre chère petite nièce l'innocente Louisa, qui en ce moment sourit doucement durant une légère sieste, alors qu'elle se repose sur le sofa. La chère enfant vient d'atteindre les deux ans ; aussi belle que si elle avait 22 ans, aussi sensée<sup>105</sup> que si elle avait 32 ans et aussi prudente que si elle avait 42 ans. Pour vous en convaincre je dois vous informer qu'elle a un teint très fin et des traits très jolis, qu'elle connaît déjà les deux premières lettres de l'alphabet et qu'elle ne déchire jamais ses robes. Si je ne vous ai pas déjà convaincues de sa beauté, de son bon sens et de sa prudence, je n'ai rien de plus à proposer pour soutenir mon affirmation, et vous n'aurez alors aucun moyen de décider de la question qu'en venant au château Lesley et décider par vous-même au moyen d'une fréquentation personnelle de

---

101. *Hang heavy on our hands.*

102. Il s'agit du travail de couture et de broderie.

103. Les deux mots sont en français dans le texte.

104. *Handsome.*

105. *Sensible.* Le mot pouvait, surtout alors, avoir aussi le sens de *sensible*, soit qui est douée d'une grande sensibilité. Cette ambiguïté est un thème constant des romans de Jane Austen.

Louisa <sup>106</sup>. Ah! ma chère amie, comme je serais heureuse de vous voir ici dans ces murs vénérables! Cela fait quatre ans depuis que mon déménagement de l'école m'a séparé de vous; que deux cœurs si tendres, liés de si près par les liens de la sympathie et de l'amitié aient été si séparés l'un de l'autre, cela est énormément émouvant. Je vis dans le Perthshire <sup>107</sup> et toi dans le Sussex <sup>108</sup>. Nous pourrions nous rencontrer à Londres, si mon père était disposé à m'amener et si ma mère y était en même temps. Nous pourrions nous rencontrer à Bath, à Tunbridge <sup>109</sup> ou n'importe où de fait, si seulement nous pouvions être à la même place ensemble. Mon père ne revient pas avant l'automne; mon frère quittera l'Écosse dans quelques jours; il est impatient de voyager. Jeune homme trompé! Il se flatte en vain qu'un changement d'air guérira les blessures d'un cœur brisé! Vous vous joindrez à moi, j'en suis certaine, dans des prières pour le rétablissement de la paix d'esprit du malheureux Lesley <sup>110</sup>, laquelle sera toujours essentielle à celle de votre amie sincère,

M. Lesley.

---

106. Un bon exemple du style de Jane Austen. La même proposition peut être comique, et signifier le contraire de ce qui est dit par un esprit aussi rapide que celui de l'auteur, ou ridicule, et faire voir la bêtise d'un de ses personnages.

107. Comté au centre de l'Écosse.

108. Comté au sud de l'Angleterre.

109. Trois villes où il était non seulement facile de se rendre, mais encore qui avaient une certaine vogue comme lieux de rencontre.

110. Le fils aîné d'une famille aristocratique portait ainsi le seul nom de la famille quand on parlait de lui.

Lettre la deuxième

De miss C. Lutterell à miss M. Lesley en réponse.

Glenford <sup>111</sup>, le 12 février.

J'ai mille excuses à demander pour avoir si longtemps remis à demain de t'avoir remerciée, ma chère Peggy <sup>112</sup>, pour ton agréable lettre, ce que, crois-moi, je n'aurais pas remis de faire, si ce n'est que chaque moment de mon temps durant les cinq dernières semaines a été si pleinement occupé aux arrangements nécessaires pour le mariage de ma sœur, qu'il ne m'a laissé aucun temps à consacrer à toi ou à moi-même. Et maintenant ce qui m'irrite plus que tout, c'est que l'engagement est rompu, et tous mes travaux gaspillés. Imaginez combien grande doit être ma déception, quand vous considérez qu'après avoir travaillé jour et nuit pour que le souper de la noce soit prêt pour l'heure voulue, après avoir faire rôtir le bœuf, griller l'agneau et mijoter la soupe en quantités suffisantes pour le couple nouvellement marié pour que ça leur dure jusqu'à la fin de la lune de miel, j'ai eu la mortification d'apprendre que je rôtissais, grillais et mijotais à la fois la nourriture et moi-même à pure perte. De fait, ma chère amie, je n'ai pas souvenir d'avoir souffert une vexation égale à celle que j'ai connue lundi dernier quand ma sœur a couru vers moi dans la réserve, son visage aussi blanc que du sullabub

---

111. Village inconnu.

112. Diminutif familial de Margaret.

fouetté et m'a dit que Hervey<sup>113</sup> avait été jeté en bas de son cheval, s'était fracturé le crane et avait été déclaré éminemment en danger par son médecin<sup>114</sup>. « Bon Dieu! dis-je, que me dites-vous là? Mais, au nom du ciel, qu'arrivera-t-il à toute la nourriture! Nous ne saurons jamais être capables de la manger pendant qu'elle était encore bonne. Cependant, nous appellerons le médecin pour nous aider. Je pourrai gérer le surlonge moi-même, ma mère pourra manger la soupe et vous et le médecin devrez finir ce qui reste. » Je fus interrompue ici en voyant ma pauvre sœur tomber par terre apparemment sans vie sur une des commodes où nous gardons les nappes. J'appelai immédiatement ma mère et les servantes et nous la ramenâmes à elle-même enfin; aussitôt qu'elle fut consciente, elle exprima la décision d'aller à l'instant auprès de Henry<sup>115</sup> et était si follement disposée à ce projet que nous eûmes la plus grande difficulté du monde pour l'empêcher de l'exécuter; à la fin, pourtant, plus par la force que par la prière, nous la persuadâmes d'aller dans sa chambre; nous la couchâmes sur le lit, et elle continua pendant plusieurs heures à subir les convulsions les plus affreuses. Ma mère et moi restâmes avec elle dans sa chambre, et, quand quelques intervalles de calme passable chez Eloisa nous le permettaient, nous nous unîmes en lamentations sincères au sujet de l'affreux gaspillage de

---

113. On écrirait sans doute Harvey aujourd'hui.

114. *Surgeon*. La distinction entre les sortes de médecins, en particulier entre généraliste et spécialiste, ne se faisait pas comme aujourd'hui.

115. Le nom de son fiancé est donc Henry Hervey ou Harvey. Il y a peut-être quelque chose de comique dans ce choix.



nos provisions que l'évènement devait occasionner et en concertation pour nous en défaire. Nous tombâmes d'accord que la meilleure chose que nous pouvions faire était de commencer à les manger immédiatement, et en conséquence nous fîmes monter le jambon froid et la volaille et commençâmes à l'instant notre plan pour les dévorer avec grand empressement. Nous eussions persuadé Eloisa de manger une aile de poulet, mais elle ne voulut pas être persuadée. Cependant, elle était bien plus calme qu'elle ne l'avait été ; les convulsions dont elle souffrait auparavant avaient cédé à une insensibilité presque complète. Nous entreprîmes de la réveiller par tous les moyens à notre disposition, mais en vain. Je lui parlai de Henry. « Chère Eloisa, dis-je, il n'y a pas de raison que vous pleuriez autant pour une bagatelle semblable. – Car j'avais l'intention d'en faire peu de cas pour la réconforter. – Je vous prie de ne pas vous en préoccuper. Vous voyez que ça ne me dérange pas du tout, quoiqu'après tout, je puisse en souffrir le plus de tous ; car non seulement je serai obligée de manger toutes les victuailles que j'ai déjà préparées, mais encore, si Henry arrivait à récupérer, ce qui cependant n'est pas bien probable, je devrai en préparer tout autant pour vous encore une fois ; ou encore s'il mourait, comme je suppose qu'il fera, je devrai encore préparer un repas pour vous quand vous mariez quelqu'un d'autre. Vous voyez alors que même si à présent cela peut peut-être vous affliger de penser aux souffrances de Henry, pourtant j'ose dire qu'il mourra bientôt et alors ses souffrances seront terminées et vous serez tranquille, alors que mes problèmes dureront bien plus longtemps parce que, même si je travaille fort, je suis certaine que la dépense

ne peut pas être dégagée avant deux semaines.» Ainsi fis-je pour la consoler par tous mes moyens, mais sans résultat et en fin de compte, comme je voyais qu'elle ne semblait pas m'écouter, je ne dis plus rien ; mais la laissant avec ma mère, je suis descendue avec ce qui restait du jambon et du poulet et envoyai William pour demander comment allait Henry. On ne s'attendait pas à ce qu'il vivât encore plusieurs heures. Il est mort le même jour. Nous prîmes tout le soin possible pour annoncer l'évènement malheureux à Eloisa de la façon la plus attentionnée ; pourtant malgré toutes nos précautions, sa souffrance en l'entendant fut trop violente pour sa raison, et elle sombra pendant plusieurs heures dans un grand délire. Elle est encore très malade, et ses médecins ont grandement peur qu'elle déclinera. Nous nous préparons donc pour aller à Bristol<sup>116</sup>, où nous avons l'intention de nous trouver au courant de la semaine prochaine.

Et maintenant, ma chère Margaret, permettez-moi de vous parler de vos affaires ; et en premier lieu, je dois vous informer qu'il est raconté avec assurance que votre père se marie ; je suis peu disposée à croire une nouvelle aussi déplaisante, et en même temps je ne peux pas tout à fait la mettre en doute. J'ai écrit à mon amie Susan Fitzgerald pour avoir de l'information là-dessus, et comme elle est à présent à Londres<sup>117</sup>, elle sera bien capable de me la donner. Je ne sais pas qui est la dame. Je crois que votre frère a tout à fait raison d'avoir décidé de voyager puisque ça contribuera peut-

---

116. Ville du sud-ouest de l'Angleterre un peu au-dessus de Wales.

117. *Town*.

être à oblitérer de son souvenir ces évènements désagréables qui l'ont tant affligé dernièrement ; je suis heureuse de constater que, quoique vous soyez retirées loin du monde, ni vous ni Matilda n'êtes maussades ni malheureuses. Que vous puissiez ne jamais savoir ce que c'est que d'être l'un ou l'autre, voilà le souhait de votre sincèrement affectueuse

C. L.

P.S. J'ai reçu à l'instant une réponse de mon ami Susan, que j'inclus pour vous, et sur laquelle vous réfléchirez pour vous-mêmes.

La lettre incluse.

Ma chère Charlotte

Vous ne pouviez pas demander de l'information sur la nouvelle du mariage de George Lesley à quelqu'un qui soit plus à même de vous en donner. Sir George est certainement marié ; j'étais moi-même présente à la cérémonie, ce dont vous ne serez pas surprise quand je signe votre affectionnée

Susan Lesley <sup>118</sup>

---

118. En somme, elle annonce de façon bien dramatique qu'elle est la nouvelle épouse de sir George. Par ailleurs, Charlotte semble bien ne pas être au fait de ce qui se passe autour d'elle.

Lettre la troisième  
De miss Margaret Lesley à miss C. Lutterell.

Du château Lesley, le 16 février.

*J'ai*<sup>119</sup> produit mes propres pensées sur la lettre que vous avez incluse pour moi, ma chère Charlotte, et je vais maintenant vous dire ce que furent ses pensées. J'ai pensé que si par ce second mariage sir George aura une seconde famille, notre fortune sera considérablement diminuée ; que si son épouse a un caractère<sup>120</sup> extravagant, elle l'encouragera à persévérer dans cette manière de vivre gaie et dissipée pour laquelle peu d'encouragement serait nécessaire et qui, je le crains, s'est déjà avérée bien trop nuisible à sa santé et à sa fortune ; qu'elle sera maintenant la maîtresse de ces bijoux qui ornaient autrefois notre mère et que sir George nous avait toujours promis ; que s'ils ne venaient pas dans le Perthshire<sup>121</sup>, je ne serais pas capable de satisfaire ma curiosité de contempler ma belle-mère et que, s'ils venaient, Matilda<sup>122</sup> ne s'assoierait plus à la tête de la table de son père. Voilà, ma chère Charlotte, les pensées mélancoliques qui se pressèrent dans mon imagination après avoir consulté la lettre que Susan vous a adressée, et qui se présentèrent tout de suite à Matilda quand elle l'a

---

119. Il y a ici des italiques, ce qui suggère que Charlotte insiste.

120. *Turn*. – Dans le contexte, le mot pourrait dire plutôt son comportement.

121. Un comté du centre de l'Écosse.

122. C'était la place d'honneur, réservée à la fille aînée quand la mère était absente ou morte.

consultée elle aussi. Les mêmes idées, les mêmes craintes ont immédiatement occupé son esprit, et je ne sais pas quelle pensée la bouleversa le plus, la probable diminution de notre fortune ou celle de son importance. Nous désirons beaucoup savoir si lady Lesley est belle et quelle opinion vous avez d'elle; comme vous l'honorez du titre d'amie, nous aimons bien penser qu'elle est aimable. Mon frère est déjà à Paris. Il a l'intention de quitter la ville après quelques jours et entreprendre son trajet vers l'Italie. Il écrit sur un ton bien joyeux, dit que l'air de la France a déjà beaucoup guéri sa santé et son esprit; qu'il a tout à fait cessé maintenant de penser à Louisa avec la moindre pitié ou affection, qu'il se sent même obligé qu'elle ait fugué, parce qu'il pense que c'est une bien bonne chose d'être célibataire de nouveau. De là, vous pouvez saisir qu'il a tout à fait retrouvé cette joyeuse gaieté et cet esprit vif qui le rendait si remarquable. Quand il se familiarisa d'abord avec Louisa, ce qui arriva il y a à peu près trois ans, il était un des jeunes hommes les plus vivants et aimables de l'époque. Je crois que vous n'avez pas encore entendu les détails de sa première familiarité avec elle. Cela a commencé chez notre cousin le colonel Drummond; il passa Noël à sa maison dans le Cumberland<sup>123</sup>, alors qu'il a atteint ses 22 ans. Louisa Burton était la fille d'un parent éloigné de madame Drummond, qui, en mourant quelques mois auparavant dans une pauvreté extrême, abandonna sa seule enfant, qui avait alors à peu près 18 ans, à la protection de n'importe qui de sa parenté qui la

---

123. Un comté du nord-ouest de l'Angleterre, et donc assez près de l'Écosse.

protègerait. Madame Drummond était la seule qui ait été disposée à faire quelque chose. Louisa fut donc retirée d'une misérable maisonnette dans le Yorkshire pour entrer dans un élégant manoir du Cumberland, et de toute détresse pécuniaire que la pauvreté pouvait imposer dans tous les plaisirs élégants que l'argent pouvait procurer. Louisa était de mauvais caractère et rusée ; mais elle avait appris à cacher sa disposition réelle sous l'apparence de la douceur séduisante de par son père qui savait trop bien que sa seule chance de ne pas vivre affamée était de se marier et qui aimait penser qu'avec une part extraordinaire de beauté physique <sup>124</sup>, jointe à une douceur de comportement et un abord engageant, elle aurait une bonne chance de plaire à un jeune homme qui aurait les moyens d'épouser une jeune femme qui n'avait pas un shilling <sup>125</sup>. Louisa entra parfaitement dans les combines de son père et était décidée de les faire progresser de tous ses soins et attention. À force de persévérance et d'application, elle avait à la longue si complètement caché son tempérament naturel sous le masque de l'innocence et de la douceur qu'elle en imposait à tous ceux qui n'avaient pas découvert son vrai caractère grâce à une longue et constante intimité avec elle. Telle était Louisa quand le malheureux Lesley la contempla pour la première fois dans la maison Drummond. Son cœur qui était aussi délicat, aussi doux et aussi tendre qu'un sullabub fouetté (pour utiliser votre comparaison préférée) ne pouvait pas résister à ses attraits. Après bien peu de jours, il était

---

124. *Personal beauty*.

125. Un vingtième d'une livre. On dirait « pas un sou ».

en train de tomber amoureux, bientôt après il était bel et bien tombé <sup>126</sup> et, avant de l'avoir connue un mois, il l'avait épousée. Mon père fut d'abord très mécontent devant une lien <sup>127</sup> aussi précipitée et imprudente ; mais quand il se rendit compte qu'ils n'y faisaient pas attention, il se réconcilia bientôt à la relation <sup>128</sup>. Le domaine près d'Aberdeen <sup>129</sup> que mon frère possède indépendamment de sir George de par la générosité de son grand-oncle était tout à fait suffisant pour subvenir à ses besoins et à ceux de ma sœur <sup>130</sup> avec élégance et aisance. Pendant les premiers douze mois, personne ne pouvait être plus heureux que Lesley, et personne ne pouvait être d'apparence plus aimable que Louisa, et elle jouait si plausiblement et elle se comportait si précautionneusement que, quoique Matilda et moi passâmes souvent plusieurs semaines de suite avec eux <sup>131</sup>, nous n'eûmes ni l'une ni l'autre quelque soupçon que ce soit au sujet de son vrai tempérament. Après la naissance de Louisa <sup>132</sup> cependant, le masque qu'elle avait si longtemps porté fut mis de côté peu à peu et, comme probablement elle se croyait sûre de l'affection de son époux, laquelle semblait si possible

---

126. La plaisanterie est-elle voulue par le personnage, qui est souvent peu intelligente, ou par l'auteur ? Bien difficile de le dire.

127. *Connection*. Il y a de nombreux mots en anglais qui soulignent le mariage comme entente légale et financière. Jane Austen ne se gêne pas pour les employer.

128. *Match*.

129. Ville importante de l'Est de l'Écosse.

130. C'est-à-dire Louisa, sa belle-sœur.

131. Ce genre de visite prolongée n'avait rien d'étrange dans la gentry et surtout chez les plus riches comme le sont les Lesley.

132. Il s'agit d'une enfant née dans la première année du mariage et qui portait, comme cela se faisait souvent, le nom de la mère.

augmentée par la naissance de son enfant, elle sembla ne faire aucun effort pour empêcher que cette affection puisse jamais diminuer. Nos visites à Dunbeath <sup>133</sup> étaient donc bien moins fréquentes et bien moins agréables qu'elles n'avaient l'habitude de l'être. Cependant notre absence n'était jamais mentionnée ni déplorée par Louisa, qui, dans la société du jeune Danvers avec qui elle avait fait connaissance à Aberdeen (il était à une des universités là-bas), se sentait infiniment plus heureuse que dans celle de Matilda et votre amie, quoiqu'il n'y ait jamais eu des filles plus aimables que nous. Vous connaissez la triste fin de tout bonheur matrimonial de Lesley ; je ne la répèterai pas. Adieu, ma chère Charlotte; quoique je n'aie rien mentionné sur le fait, j'espère que vous me rendrez la justice de croire que je pense beaucoup à la souffrance de votre sœur et que j'en ressens tout autant de compassion. Je ne doute pas que l'air salubre des collines de Bristol <sup>134</sup> la fera disparaître en effaçant de son esprit le souvenir de Henry.

Je suis, ma chère Charlotte, vôtre encore et toujours  
M. L.

---

133. Un village non loin d'Aberdeen et lieu de la résidence principale de Lesley fils et de Louisa.

134. Ville du sud-ouest de l'Angleterre près de Wales. – Il y a sans doute bien de l'ironie de la part de Jane Austen à faire parler de la salubrité de cette région. La gentry anglaise visitait plutôt des endroits comme Bath, et la ville était plutôt un centre économique que lieu de villégiature.



Lettre la quatrième  
De miss C. Lutterell à miss M. Lesley.

Bristol, le 27 février.

Ma chère Peggy,

Je viens de recevoir votre lettre, laquelle, ayant été envoyé au Sussex quand j'étais à Bristol, a dû m'être redirigée ici, et en raison d'un délai incompréhensible, ne m'a atteint ici qu'à l'instant. Je vous envoie bien des remerciements pour le récit qu'elle contient de la rencontre, de l'amour et du mariage de Lesley et de Louisa, lequel ne m'a pas moins divertie du fait de m'avoir été répété bien des fois.

J'ai le plaisir de vous informer que nous avons toutes les raisons de croire que notre dépense est maintenant presque nettoyée puisque nous avons donné des instructions particulières aux serviteurs de manger aussi fort qu'ils le pourraient et de faire venir quelques femmes de ménage pour les y aider. Nous avons apporté avec nous une tourte au pigeon, une dinde froide, de la langue froide et une demie douzaine de gelées, dont nous avons eu la bonne chance nous défaire avec l'aide de notre propriétaire<sup>135</sup>, son époux et ses trois enfants, moins de deux jours après notre arrivée. Pauvre Eloisa est encore si mal en point en ce qui a trait à sa santé et son moral que j'ai bien peur que l'air des collines de Bristol, quelque sain qu'il soit, n'a pas su chasser le pauvre Henry de son souvenir.

---

135. *Landlady*. Est-ce bien la propriétaire?

Vous demandez si votre nouvelle belle-mère est belle et aimable ; je vais maintenant vous donner une description exacte de ses attraits physiques et mentaux. Elle est courte et très bien faite ; naturellement pâle, mais rougit beaucoup ; a de beaux yeux et de belles dents, comme elle se chargera de vous le faire savoir aussitôt qu'elle vous verra, et est en tout très jolie. Elle est remarquablement de bon caractère quand elle a ce qu'elle veut, et très animée quand elle n'est pas de mauvaise humeur. Elle est naturellement extravagante et bien peu affectée ; elle ne lit que les lettres qu'elle reçoit de moi et n'écrit rien d'autre que des réponses à ces dernières. Elle joue du piano, elle chante et elle danse, mais elle n'a de goût pour rien de cela et n'y est pas habile, quoiqu'elle l'aime tout cela passionnément. Vous pouvez peut-être me faire l'amabilité <sup>136</sup> d'être surprise que quelqu'un dont je parle avec si peu d'affection puisse être ma bonne amie ; mais pour vous dire la vérité, notre amitié est née plutôt de son caprice que de mon estime. Nous passâmes deux ou trois jours ensemble avec une lady de Berkshire <sup>137</sup> avec laquelle il arriva que nous soyons toutes deux liées. Durant notre visite, la temps étant remarquablement mauvais et notre groupe particulièrement stupide, elle a eu la bonté de concevoir pour moi un violent penchant, qui s'établit bientôt en une pure et simple amitié et s'accomplit en une correspondance établie. À ce moment, elle est probablement aussi ennuyée de moi que je le suis d'elle ; mais comme elle est trop polie et moi trop bien

---

136. *Flatter me.*

137. Un comté du sud de l'Angleterre.

élevée pour le dire, nos lettres sont aussi fréquentes et affectueuses qu'auparavant et notre attachement aussi solide et sincère que quand il ne faisait que commencer. Comme elle avait bien le goût des plaisirs de Londres et de Brighthelmstone <sup>138</sup>, elle trouvera, j'ose le dire, quelque difficulté à s'imposer de vous visiter, même pour satisfaire la curiosité, j'ose le dire, de vous contempler, si c'est au prix de quitter ses repaires de dissipation pour la mélancolique mais vénérable obscurité du château que vous habitez. Cependant, peut-être, si elle se rend compte que sa santé est perturbée par trop de distractions, elle pourra acquérir le courage d'entreprendre un voyage en Écosse dans l'espoir que cela soit au moins bénéfique à sa santé, même si ce n'est pas propice à son bonheur. Je suis désolée de vous dire que vos craintes au sujet de l'extravagance de votre père, de vos propres fortunes, des bijoux de votre mère et de l'importance de votre sœur, que tout cela, je le supposerais, n'est que trop bien fondé. Mon ami a quatre mille livres <sup>139</sup>, et dépensera probablement autant tous les ans en habillement et en vie sociale <sup>140</sup>, si elle peut l'avoir ; elle n'entreprendra certainement pas de ramener sir George du mode de vie auquel il est habitué depuis si

---

138. Un minuscule village au sud de l'Angleterre près de Brighton.

139. C'est sa dot familial, la somme qu'elle a apportée avec elle dans le mariage avec sir George. Une somme semblable livrait un intérêt annuel suffisant pour vivre confortablement avec quelques serviteurs, mais sans grandeur. L'ensemble de la remarque indique que Susan Lesley est très dépensière et qu'elle a acquis un statut social et financier important par ce mariage.

140. *Public places*. — C'est-à-dire à visiter Londres et Bath et les autres centres qui avaient la cote chez les aristocrates riches.

longtemps, et vous avez donc quelque raison de craindre que vous serez à l'aise financièrement, si même vous héritez de quoi que ce soit <sup>141</sup>. Les bijoux, j'imagine aussi, seront sans doute à elle, et il est bien trop raisonnable de penser qu'elle présidera à la table de son époux plutôt que sa fille. Mais comme un sujet aussi mélancolique doit nécessairement vous bouleverser à l'extrême, je ne m'y arrêterai plus.

Le malaise d'Eloisa nous a conduits à Bristol à une saison de l'année qui est si peu à la mode <sup>142</sup> que nous n'avons rencontré qu'une seule famille distinguée depuis notre arrivée. Monsieur et madame Marlowe <sup>143</sup> sont des gens bien agréables ; la maladie de leur petit garçon a été l'occasion de leur arrivée ici ; vous pouvez bien imaginer que, comme ils sont la seule famille avec laquelle nous pouvons nous entretenir, nous sommes, cela va de soi, sur un pied d'intimité avec eux ; nous les voyons presque tous les jours, et avons dîné avec eux hier. Nous avons passé une journée bien plaisante et avons mangé un très bon dîner, quoique, à vrai dire, le veau n'était vraiment pas assez cuit et que le curry n'avait aucun assaisonnement. Durant tout le repas, je

---

141. *If you get any fortune at all*. Par cette tournure discrète, Charlotte Lutterell parle de la mort de sir George et de l'héritage éventuel de ses deux filles.

142. On visitait les centres de villégiature durant les mois chauds, alors que Charlotte écrit en février. Mais encore une fois, Bristol n'était pas en principe un lieu bien prisé par la gentry.

143. Étant donné les noms qu'on leur donne, il semble donc que ces gens sont des membres de la gentry sans avoir de lien à l'aristocratie moyenne. Il faut croire qu'ils ont eu accès récemment à leur statut. Il n'en reste pas moins que madame Marlowe se révélera la plus sensée et la plus honnête des femmes de ce roman par lettres.

ne pouvais pas m'empêcher de désirer que j'eusse été présente pour sa préparation. Un frère de madame Marlowe, un certain monsieur Cleveland, est avec eux en ce moment; il est un jeune homme de belle apparence et semble avoir beaucoup à offrir<sup>144</sup>. J'ai dit à Eloisa qu'elle devrait tenter de le capturer<sup>145</sup>, mais elle ne semble pas du tout priser la suggestion. J'aimerais voir cette fille mariée<sup>146</sup>, et Cleveland a une très bonne propriété<sup>147</sup>. Vous vous étonnez peut-être de ce que je ne me considère pas *moi-même* tout autant que ma sœur dans mes projets de mariage; mais à vrai dire je ne désire jamais jouer un rôle plus important lors d'un mariage que celui de surveiller et diriger le dîner, et donc tant que je pourrai avoir quelqu'un de ma connaissance qui se marie pour moi, je ne penserai jamais le faire moi-même, parce que je me doute bien que je n'aurais pas autant de temps pour préparer ma propre noce que ce que j'aurai pour préparer celle de mes amies.

Sincèrement vôtre  
C. L.

---

144. *Seems to have a good deal to say for himself.*

145. *Should set her cap at him.* C'est une expression idiomatique obscure quant à ses origines, mais bien claire quant à son sens : il s'agit de l'entreprise de séduction d'une femme par rapport à un homme, comme celle que Susan Lesley a réussie avec sir George et que Louisa avait réussie avec son fils.

146. C'est-à-dire sa sœur Eloisa.

147. *Estate.* Il s'agit de l'héritage d'un jeune aristocrate. Sa valeur vient en gros des terres qui sont mises à ferme; il est possible aussi que le jeune homme n'ait pas encore hérité.

Lettre la cinquième  
De miss Margaret Lesley à miss Charlotte Lutterell.

Du château de Lesley, le 18 mars.

Le même jour où j'ai reçu votre gentille dernière lettre, Matilda en a reçue une de sir George, qui portait l'inscription d'Edinburg, et nous informait qu'il se ferait le plaisir de nous présenter lady Lesley le soir d'après. Comme vous pouvez le supposer, cela nous a beaucoup surprises, surtout que votre compte rendu de madame <sup>148</sup> nous avait donné des raisons d'imaginer qu'il y avait peu de chance qu'elle visite l'Écosse à un moment où Londres est aussi gai <sup>149</sup>. Comme c'était notre affaire d'être enchantées par une marque de condescendance telle qu'une visite de sir George et de lady Lesley, nous nous préparions à leur retourner une réponse qui disait le bonheur que nous sentions dans l'attente d'une bénédiction semblable, mais en nous souvenant heureusement que, comme ils devaient atteindre le château le soir suivant, il serait impossible que mon père la reçoive avant qu'il ne quitte Edinburgh, nous nous sommes contentées en les laissant supposer que nous étions aussi heureuses que nous devrions l'être. Le jour suivant, à neuf heures du soir, ils arrivèrent accompagnés par un des frères de lady Lesley. Madame répond parfaitement à la

---

148. *Her ladyship*. – Il y a quelque chose de moqueur dans cette façon de la nommer.

149. Le mois de mars faisait partie de la haute saison londonienne.

description que vous m'avez envoyée d'elle, sauf que je ne la trouve pas aussi jolie que vous semblez la trouver. Elle n'a pas un mauvais visage, mais il y a quelque chose de bien peu majestueux dans sa toute petite taille au point de faire d'elle, quand on la compare à l'élégante grandeur de Matilda et de moi-même, une naine insignifiante. Ayant tout à fait satisfait sa curiosité à notre égard, laquelle devait être bien grande pour la faire voyager plus de quatre cents miles, elle commence déjà à parler de leur retour à Londres <sup>150</sup> et voudrait que nous l'accompagnions. Nous ne pouvons pas refuser sa demande puisqu'elle est doublée par les ordres de notre père et redoublée par les prières de monsieur Fitzgerald <sup>151</sup> qui est certainement un des jeunes hommes les plus plaisants que j'aie jamais contemplé. Il n'est pas encore décidé où nous devons aller, mais nous allons certainement emmener notre petite Louisa avec nous. Adieu, ma chère Charlotte : pour vous souhaiter tout le meilleur à vous et à Eloisa, Matilda s'ajoute à moi qui est vôtre pour toujours <sup>152</sup>

M. L.

---

150. *Town*.

151. Il s'agit sans doute de son prénom, lequel indique qu'il est d'une des familles les plus nobles de la gentry. Pourtant le comportement de sa sœur et certaines remarques qui suivent indiquent que la famille est relativement pauvre.

152. Formule alambiquée peu normale.

Lettre la sixième  
De lady Lesley à miss Charlotte Lutterell.

Du château Lesley, le 20 mars.

Nous sommes arrivés, ma délicieuse amie, il y a environ quatorze jours, et déjà je me repens de plein cœur d'avoir jamais quitté notre charmante maison au Square Portman<sup>153</sup> pour un château triste et battu des vents comme celui-ci. Vous ne pouvez pas vous former une idée assez horrible de sa figure de donjon. Il est même perché sur un rocher qui paraît si inaccessible que je m'attendais à être montée jusqu'à lui par une corde, et je regrettais sincèrement d'avoir satisfait ma curiosité pour contempler mes filles au prix d'être obligée d'entrer dans leur prison d'une façon aussi ridicule et dangereuse. Mais une fois que je me suis trouvée arrivée saine et sauve à l'intérieur du formidable bâtiment, je me consolais avec l'espoir de me faire raviver les esprits par la vue de deux belles filles, comme on m'avait représenté les miss Lesley à Edinburgh. Mais ici encore, je n'ai connu que déception et surprise. Matilda et Margaret Lesley sont deux filles énormes, grandes, perdues, immatures<sup>154</sup>, juste de la taille qu'il faut pour habiter un château presque aussi grand qu'elles. Je voudrais bien, ma chère Charlotte, que vous puissiez seulement contempler ses Écossaises géantes ; je suis sûre qu'elles vous feraient peur à en perdre la tête. Elles me serviront très bien comme

---

153. Un des quartiers les plus en vue de Londres.

154. *Great, tall, out of the way, over-grown.*



compléments opposés ; aussi, les ai-je invitées à m'accompagner à Londres où j'espère me trouver d'ici deux semaines. En plus de ces deux jolies demoiselles, j'ai trouvé ici une morveuse sans ressort <sup>155</sup>, qui est, je crois, une de leur parente : elles m'ont dit qui elle était et m'ont raconté une longue histoire comique au sujet de son père et d'une miss *Quelque chose*, que j'ai tout à fait oubliée. Je haïs le scandale et déteste les enfants. Depuis que je suis arrivée, on m'empoisonne la vie avec des visites ennuyeuses de la part d'un paquet de laideronnes écossaises portant des noms terribles à prononcer ; elles étaient si sociables, me firent tant d'invitations et parlaient de revenir si tôt que je n'ai pas pu m'empêcher de les insulter. Je pense bien que je ne les verrai plus, et pourtant en tant que groupe familial, nous sommes si ennuyeux que je ne sais plus quoi faire de moi-même. Ces filles ne font pas d'autre musique que des airs écossais, ne produisent pas d'autres dessins que des montagnes écossaises, et ne lisent pas d'autres livres que des poèmes écossais, et je déteste tout ce qui est écossais. En général, je peux passer une demi-journée à m'habiller <sup>156</sup> avec un très grand plaisir, mais pourquoi m'habillerais-je ici puisqu'il n'y a pas qui que ce soit que j'aurais le moindre désir de satisfaire. Je viens d'avoir une conversation avec mon frère, par laquelle il m'a grandement offensée ; comme je n'ai rien d'autre qui soit plus amusant à vous envoyer, je vous en donnerai les détails. Vous devez savoir que depuis quatre ou cinq jours, je soupçonne

---

155. *Little humoured.*

156. *Toilet.* – Le mot est sans doute tiré du mot français et indique, de cette façon aussi, que lady Lesley est un bien mauvais modèle.

grandement William d'avoir un penchant pour ma fille aînée. Je reconnais en vérité que si j'étais enclin à tomber amoureux de quelque femme que ce soit, je n'aurais pas choisi Matilda comme objet de ma passion, car il n'y a rien que je déteste plus qu'une grande femme ; mais il n'y a pas moyen de rendre compte des goûts de certains hommes et comme William lui-même fait dans les six feet, il n'est pas étonnant qu'il eût un penchant pour [une fille de] cette taille. Or comme j'ai beaucoup d'affection pour mon frère et serais extrêmement désolé de le voir malheureux, ce que je suppose il a l'intention d'être s'il ne peut pas épouser Matilda, comme, par ailleurs, je sais que sa situation ne lui permettra pas d'épouser quelqu'un qui n'a pas de fortune et que celle de Matilda est tout à fait dépendante de son père, qui n'aura ni la tendance, ni ma permission, de lui donner quoi que ce soit à présent, je pensai que ce serait une action bon enfant envers mon frère de le lui faire savoir, afin qu'il puisse choisir pour lui-même entre vaincre sa passion ou vivre d'amour et de désespoir. En conséquence, comme je me trouvais seule avec lui ce matin dans une des vieilles pièces horribles de ce château, j'ai ouvert la discussion avec lui de la façon qui suit.

« Alors, mon cher William, que pensez-vous de ces filles ? Pour ma part, je ne les trouve pas aussi ordinaires que ce à quoi je m'attendais. Mais peut-être vous me penserez partielle envers les filles de mon époux et peut-être avez-vous raison. Elles sont de fait si semblables à sir George qu'il est naturel de penser...

— Ma chère Susan, s'écria-t-il d'un ton du plus grand étonnement, vous ne pensez pas vraiment qu'elles ont la moindre ressemblance avec leur père ! Il

est si ordinaire ! Mais je vous demande pardon : j'avais tout à fait oublié à qui je parlais...

— Oh ! je vous en prie ; ne vous en faites pas pour moi, répliquai-je. Tout le monde sait que sir George est terriblement laid, et je vous assure que j'ai toujours pensé qu'il était épouvantable.

— Vous me surprenez au plus haut degré, répondit William, par ce que vous dites par rapport à sir George et ses filles. Vous ne pouvez pas croire, comme vous les dites, que votre époux manque autant de charmes personnels, ni ne pouvez-vous trouver quelque ressemblance que ce soit entre lui et les miss Lesley, qui sont, à mon avis, parfaitement différentes de lui et parfaitement belles.

— Si c'est votre opinion en ce qui a trait aux filles, ce n'est certes pas une preuve de la beauté de leur père, car si elles sont parfaitement différentes de lui et très belles en même temps, il est naturel de supposer qu'il est bien ordinaire.

— Pas du tout, dit-il, car ce qui peut être joli chez une femme peut être bien déplaisant chez un homme.

— Mais vous-même, répliquai-je, il y a quelques minutes, vous reconnaissiez qu'il était bien ordinaire.

— Les hommes ne sont pas de bons juges de la beauté de gens de leur propre sexe, dit-il.

— Ni les hommes ni les femmes ne peuvent penser que sir George est supportable<sup>157</sup>.

— Eh bien, dit-il, nous ne nous disputerons pas au sujet de sa beauté, mais votre opinion au sujet de

---

157. *Tolerable*. Le mot anglais avait un sens à peine moins fort, quelque chose comme « assez bien » en suggérant que c'était une concession.

ses *filles* est certes bien étrange, car si je vous ai bien comprise, vous avez dit que vous ne les trouviez pas aussi ordinaires que ce à quoi vous vous attendiez.

— Pourquoi? Les trouvez-vous alors plus ordinaire? dis-je.

— Je peux à peine croire que vous être sérieuse, retourna-t-il, quand vous parlez de leur personne d'une façon aussi étonnante. Ne croyez-vous pas que les miss Lesley sont deux très belles jeunes femmes?

— Seigneur! Non! m'écriai-je, je crois qu'elles sont terriblement ordinaires!

— Ordinaire! répliqua-t-il. Ma chère Susan, vous ne pouvez pas vraiment penser cela! Pourquoi? De quel trait précis <sup>158</sup> du visage de l'une ou de l'autre pouvez-vous trouver à redire?

— Oh! Ayez confiance en moi sur cette matière, répliquai-je. Allez, je commencerai avec l'aînée, avec Matilda. N'est-ce pas, William? (J'ai paru aussi astucieuse que je le pouvais quand je l'ai dit afin de le gêner.)

— Elles sont si semblables, dit-il, que je supposerais que les défauts de l'une seraient les défauts des deux.

— Eh bien, alors, d'abord, elles sont toutes les deux si horriblement grandes!

— Elles sont *plus grandes* que vous de fait, dit-il avec un sourire impertinent.

— Non, dis-je, je ne reconnais pas cela.

— Eh bien, continua-t-il, quoiqu'elles peuvent être plus grandes que la moyenne, leurs silhouettes

---

158. *Single*.

sont parfaitement élégantes, et quant à leurs visages, leurs yeux sont beaux.

— Je ne pourrai jamais penser que des silhouettes aussi formidables et renversantes puissent être élégantes de quelque façon, et quant à leurs yeux, elles sont si grandes que je ne m'étirerai jamais le cou assez pour les voir.

— Non, répliqua-t-il. Je ne sais pas si vous n'avez pas raison de ne pas le tenter, car leurs yeux pourraient peut-être vous éblouir par leur lumière.

— Oh ! certainement », dis-je avec la plus grande complaisance. Car je vous assure, ma chère Charlotte, je ne fus pas du tout offensée par ce qui a suivi. On pourrait supposer que William était conscient de m'avoir donné une bonne raison de l'être, car il m'approcha, me prit la main et dit : « Vous ne devez pas avoir un regard aussi grave, Susan ; vous me ferez craindre de vous avoir offensée.

— M'avoir offensée ! Mon cher frère, comment une telle pensée a-t-elle pu entrer dans votre tête, retournai-je. Non, vraiment ! Je vous assure que je ne suis pas du tout surprise de ce que vous soyez un avocat aussi chaleureux de la beauté de ces filles.

— Ça va, interrompit-il, mais souvenez-vous que nous n'avons pas encore conclu notre dispute au sujet d'elles. Quel défaut trouvez-vous avec leur teint ?

— Elles sont horriblement pâles.

— Elles ont toujours un peu de couleur, et elle est toujours augmentée après un peu d'exercice.

— Oui, mais si jamais il arrivait un jour qu'il pleuve dans cette partie du monde <sup>159</sup>, elles ne seront pas capables de faire mieux que le moyenne <sup>160</sup>, sauf si elles s'amuse en courant du haut en bas de ces horribles vieille galeries et antichambres.

— Eh bien, répliqua mon frère avec un ton d'agacement et m'envoya un regard effronté, si elles n'ont qu'un peu de couleur, au moins, c'est tout à fait la leur. »

Cela fut de trop, ma chère Charlotte, car je suis certaine que par ce regard, il avait l'impudence de prétendre soupçonner la réalité de ma couleur. Mais vous, j'en suis sûre, vous me défendez <sup>161</sup> mon caractère chaque fois que vous entendrez qu'il est aussi cruellement déshonoré, car vous pouvez témoigner comment souvent j'ai protesté contre le port du rouge, et comment je vous ai toujours dit que cela me déplaisait. Et je vous assure que mes opinions sont encore les mêmes. Eh bien, ne supportant pas d'être soupçonnée par mon frère, je quittai la pièce immédiatement, et je me suis retirée depuis dans ma loge pour vous écrire. Quelle longue lettre ai-je écrite ? Mais vous ne devez pas vous attendre à en recevoir l'équivalent quand je serai à Londres ; car ce n'est qu'au château Lesley qu'on a le temps d'écrire même à une Charlotte Lutterel. Je fus si irritée par le coup d'œil de William pour rester et lui donner ce conseil au sujet

---

159. La remarque est sans doute ironique : elle veut dire qu'il ne fait jamais beau en Écosse.

160. *To raise more than their common stock.* – L'expression n'est pas bien claire ; il est sûr qu'il s'agit de se moquer des deux jeunes femmes et du coup de l'amour de son frère pour une d'elles.

161. *Vindicate.*

page 87

de son attachement à Matilda que l'amour pur pour lui m'avait d'abord persuadée d'initier la conversation. Et je suis maintenant si complètement convaincue d'elle, de sa passion violente pour elle, que je suis certaine qu'il n'entendrait jamais raison sur le sujet, et je ne me donnerai donc plus de peine ni pour lui ni pour sa préférée.

Adieu, ma chère fille.

Vôtre avec affection  
Susan L.

Lettre la septième  
De miss C. Lutterell à miss M. Lesley.  
De Bristol, le 27 mars.

J'ai reçu des lettres de vous et de votre belle-mère cette semaine, lesquelles m'ont bien divertie, du fait que j'apprends par elles que vous êtes les deux bel et bien jalouses de la beauté de l'autre. Il est très étrange que quoique mère et enfant, deux belles femmes ne peuvent pas se trouver dans la même maison sans se brouiller au sujet de leurs visages. Soyez convaincues que vous êtes toutes les deux parfaitement belles et ne dites plus rien sur le sujet. Je suppose que cette lettre doit être envoyée à Portman Square où, quelle que soit votre affection pour le château Lesley, il est probable que vous n'êtes pas désolées de vous trouver. Malgré tout ce que les gens puissent dire au sujet des champs verts et la campagne, j'eus toujours l'opinion que Londres et ces amusements doivent être très agréables pour un moment, et je serais bien heureuse si le revenu de ma mère lui permît de manœuvrer pour nous faire entrer dans les lieux de rencontre <sup>162</sup> en hiver. J'ai toujours eu très envie d'aller à Vauxhall <sup>163</sup> pour voir si le rôti de bœuf froid est tranché aussi mince qu'on le rapporte, car je soupçonne fort que peu de gens comprennent l'art de couper en tranches le rôti de

---

162. *Public places*. Il s'agit de salles de spectacle, les salles de bal, les restaurants et autres lieux où les membres de la gentry pouvaient se rencontrer à Londres ou ailleurs, soit les lieux où la vie sociale battait son plein.

163. Un quartier du sud de Londres. En principe, il ne devait pas être une partie de la capitale que fréquentait la gentry.



bœuf froid aussi bien que moi ; nenni, ce serait bien mal fait si je ne connaissais rien en la matière, car ce fut la partie de mon éducation à laquelle j'ai mis, et de loin, le plus de peine. Maman m'a toujours trouvée *sa* meilleure élève, alors que, quand Papa vivait encore, Eloisa était la *sienne*. Il n'y jamais eu, il est certain, deux dispositions plus différentes dans le monde. Nous aimions toutes les deux la lecture. *Elle* préférait les livres d'histoire, et moi, les livres de recettes. Elle aimait dessiner, et moi cuisiner. Personne d'autre qu'elle ne pouvait mieux chanter quelque chanson, et personne d'autre que moi ne pouvait mieux cuire quelque tarte. Et les choses ont continué toujours ainsi depuis que nous ne sommes plus des enfants. La seule différence qu'il y a est que toutes nos disputes sur la supériorité de nos occupations, *alors* si fréquentes, n'ont plus lieu. Depuis de nombreuses années nous sommes tombés d'accord pour toujours admirer les exercices de l'une et de l'autre : je ne manque jamais l'occasion d'écouter *sa* musique, et elle mange mes tartes tout aussi souvent. Du moins, il en était ainsi jusqu'à ce que Henry Hervey ait fait son apparition dans le Sussex. Avant l'arrivée de sa tante dans notre voisinage, où elle s'établit, comme vous le savez, il y a douze mois, ses visites à lui auprès d'elle avaient été à des époques fixées de durée égale et déterminée; mais lors de son déplacement au manoir<sup>164</sup>, qui se trouve assez proche<sup>165</sup> de notre maison, ses visites devinrent

---

164. *Removal to the hall*. Il s'agit donc d'un changement important, qui établit la vieille dans une habitation plus grande, plus régulière et plus rapprochée de la maison des Lutterell.

165. *Within a walk from*. Littéralement : à moins d'une promenade.

plus fréquentes et plus longues<sup>166</sup>. Cela, comme vous pouvez le supposer, ne pouvait pas plaire à miss Diana<sup>167</sup>, qui est une ennemie déclarée de tout ce qui n'est pas ordonné par le décorum et les formes, ou qui ne supporte pas la moindre ressemblance à l'aisance et la bonne éducation<sup>168</sup>. Nenni, sa répugnance envers le comportement de son neveu était si grande que je l'entendis souvent en donner en face des signes tels que, si à ces moments Henry n'avait pas été engagé dans une conversation avec Eloisa, ils n'auraient pas manqué d'attirer son attention et l'auraient bien ému<sup>169</sup>. L'altération du comportement de ma sœur, auquel j'ai fait signe avant, eut lieu alors. L'entente qui était la nôtre, d'admirer les productions l'une de l'autre, elle ne semblait plus en tenir compte, et quoique j'applaudisse constamment chacune des danses qu'elle jouait, pourtant même une tourte au pigeon de ma préparation ne pouvait obtenir d'elle un seul mot d'approbation<sup>170</sup>. C'était certainement assez pour

---

166. Le sous-entendu est assez clair. Même une cacquetteuse comme Charlotte sait s'exprimer avec retenue : il s'agit d'amour cette fois.

167. C'est le nom de la vieille tante célibataire.

168. Il y a donc un conflit entre la vieille dame et la jeune femme en ce qui a trait au comportement du jeune homme et en général le comportement convenable. C'est là un thème constant des œuvres publiées de Jane Austen.

169. Cette fois, Charlotte ne semble pas comprendre ce qui se passe : les remarques de la vieille tante pouvaient fort bien porter moins sur la convenance du comportement de son neveu que sur le fait qu'il se rapprochait d'Eloisa, qu'elle jugeait ne pas être une candidate adéquate.

170. Encore une fois, Charlotte est moins que clairvoyante, et bien moins clairvoyante que miss Diana.

irriter qui que ce soit <sup>171</sup> ; cependant, je fus calme comme du fromage frais <sup>172</sup> et, ayant formé un plan et organisé une combine pour me venger, j'étais décidé de laisser faire à sa tête et ne pas même lui faire un reproche. Ma combine était de la traiter comme elle me traitait, et quoique elle pouvait me dessiner ou jouer *Malbrough* <sup>173</sup>, qui est le seul air que j'aie aimé en vérité, de ne pas dire même « merci, Eloisa ». En revanche, pendant des années, chaque fois qu'elle avait joué j'avais clamé constamment : *bravo, bravissimo, encore* <sup>174</sup>, *da capo, allegretto, con espressione* et *poco presto*, avec tout plein de mots étranges <sup>175</sup> semblables, tous, comme Eloisa me l'avait dit, exprimant mon admiration <sup>176</sup>. Et je suppose qu'ils le sont en vérité, puisque j'en vois quelques-uns d'entre eux sur toutes les pages de tout livre de musique, et qui, j'imagine, sont les sentiments du compositeur.

J'exécutai mon plan avec grande rigueur <sup>177</sup>, [mais] je ne peux pas dire avec grand succès. Car, hélas ! mon silence pendant qu'elle jouait ne semblait

---

171. *Put anyone in a passion.*

172. *Cool as cream cheese.* L'expression, qui était sans doute, proverbiale, est tout à fait adaptée à Charlotte.

173. Il s'agit de la ritournelle « Malbrough s'en va-t-en guerre ». Ce qui fait percevoir le niveau esthétique de Charlotte.

174. En français dans le texte. Toutes les autres expressions sont de l'italien. On notera qu'elle aurait dû dire *brava* et *bravissima* pour tenir compte du sexe de sa sœur.

175. *Outlandish.* Le mot est comique parce qu'il exprime l'étrangeté en disant que la chose, ou le mot, vient d'un autre pays ; or c'est le cas puisqu'ils sont pris du français et de l'italien

176. On peut penser qu'Eloisa taquinait sa sœur qui n'y voyait que du feu.

177. *Punctuality.*

pas du tout lui déplaire ; au contraire, elle me dit bel et bien un jour : « Eh bien, Charlotte, je suis bien heureuse de voir que vous avez enfin abandonné cette ridicule habitude d'applaudir mon jeu au clavecin jusqu'à me donner un mal de tête et à vous un mal de gorge. Je vous suis bien obligée de garder votre admiration pour vous <sup>178</sup>. Je n'oublierai jamais la réponse spirituelle que j'ai fait à ce discours. « Eloisa, dis-je, je vous prie d'être tout à fait à l'aise en ce qui a trait à de semblables craintes à l'avenir, car, sois assurée, que je garderai toujours mon admiration pour moi-même et mes activités à moi et ne jamais la porter jusqu'aux tiennes. » Ce fut la seule chose sévère que j'aie dite de ma vie, non pas que je ne me suis souvent sentie railleuse <sup>179</sup>, mais ce fut la seule fois que j'ai fait connaître mes sentiments en public.

Je suppose qu'il n'y a jamais eu deux jeunes gens qui ont eu une affection plus grande l'un pour l'autre que Henry et Eloisa ; non, l'amour de votre frère pour miss Burton ne pouvait pas être aussi fort, même s'il pût être plus violent. Vous pouvez donc imaginer à quel point ma sœur devait être irritée par le tour qu'il lui a joué. Pauvre fille ! elle déplore encore et toujours sa mort avec une constance sans atténuation, malgré le fait qu'il est mort depuis plus de six semaines ; mais il y a des gens qui portent à ces choses plus d'attention que les autres. La mauvaise santé <sup>180</sup> que sa perte lui a

---

178. On peut supposer que dans cette conversation sans doute privée les deux sœurs n'entendaient pas le vouvoiement, même si elle semblait l'utiliser. Mais l'anglais ne permet pas de le deviner.

179. *Satirical*.

180. *Ill state of health*.

infligée la rend si faible et si incapable de souffrir le moindre effort qu'elle a été tout à fait en larmes tout le matin du simple fait d'avoir dit au revoir à madame Marlowe, qui quitte Bristol ce matin, avec son époux, son frère et son fils. Je suis désolé de les voir partir parce qu'ils sont ici la seule famille dont nous avons fait la connaissance, mais je n'ai jamais pensé devoir pleurer ; il est vrai que Eloisa et madame Marlowe ont toujours été plus souvent ensemble qu'avec moi et qu'elles ont établi une sorte d'affection l'une pour l'autre qui ne rend pas les larmes aussi inexcusables qu'elles le seraient chez moi. Les Marlowes s'en vont à Londres <sup>181</sup> ; Cleveland les accompagne ; comme ni Eloisa ni moi n'avons pu l'attraper, j'espère que vous ou Matilda pourrez avoir une meilleure chance. Je ne sais pas quand nous allons quitter Bristol ; le moral d'Eloisa <sup>182</sup> est si bas qu'elle éprouve beaucoup de répugnance à bouger, et pourtant elle n'est certainement pas guérie par son établissement <sup>183</sup> ici. Une semaine ou deux décideront, je l'espère, de ce que nous ferons <sup>184</sup>.

En attendant, croyez-moi, et etc. et etc.

Charlotte Luttrell.

---

181. *Town.*

182. *Eloisa's spirits.*

183. *Residence.*

184. *Our measures.*

Lettre la huitième  
De miss Lutterell <sup>185</sup> à madame Marlowe.

De Bristol le 4 avril.

Je me sens grandement obligée envers vous, ma chère Emma, pour cette marque de votre affection qui était transmise la proposition que vous m'avez faite de correspondre ensemble. Je vous assure que ce sera un grand dédommagement pour moi de vous écrire et, tant que ma santé et mes humeurs me le permettront, vous verrez que je suis une correspondante constante ; je ne dirai pas que j'en serai une qui soit divertissante, car vous connaissez ma situation assez pour ne pas ignorer qu'en moi l'hilarité serait mal venue et je connais mon propre cœur trop bien pour ne pas être sensible au fait que cela serait contre nature. Vous ne devez pas vous attendre à des nouvelles, car nous ne rencontrons personne avec qui nous avons fait connaissance ou dont les actes nous intéressent de quelque façon. Vous ne devez pas vous attendre à du scandale, car pour la même raison nous sommes exclus d'en entendre ou d'en inventer. Vous ne devez vous attendre à rien qu'à les effusions mélancoliques d'un cœur brisé qui se retourne souvent vers le bonheur dont il a joui autrefois et qui soutient mal sa misère actuelle. La possibilité de vous écrire, de vous parler, de mon Henry perdu me sera un luxe, et votre bonté, je le sais, ne refusera pas de lire ce qui soulagera tant mon cœur

---

185. Il s'agit d'Eloisa et non de Charlotte, comme on le devine assez tôt : elle est bien plus intelligente et sensible que sa sœur.

d'écrire<sup>186</sup>. J'ai déjà cru que d'avoir ce qu'on appelle en général une amie (je veux dire quelqu'un de mon sexe à qui je pourrais parler avec moins de réserve qu'avec toute autre personne), autre<sup>187</sup> que ma sœur, serait jamais l'objet de mes désirs. Mais comme je me suis trompée! Charlotte est trop prise par deux correspondantes particulières<sup>188</sup> de cette sorte, pour me céder la place d'une d'elle, et j'espère que vous ne penserez pas que je suis romantique comme une fillette quand je dis que d'avoir quelque amie bonne et compatissante qui écouterait mes chagrins sans entreprendre de me consoler était ce que je désirais depuis quelque temps quand notre rencontre avec vous, l'intimité qui s'ensuivit et l'attention affectueuse particulière vous me payâtes presque tout de suite ont fait que j'envisageai l'idée flatteuse que ces attentions pourraient se transformer<sup>189</sup> après une connaissance plus serrée<sup>190</sup> en une amitié qui, si vous étiez ce que mes désirs vous faisaient de vous, serait le plus grand bonheur dont je pourrais jouir. De découvrir que de tels espoirs se sont réalisés est en vérité une satisfaction, une satisfaction qui est maintenant presque la seule que je peux jamais connaître. Je me sens si faible que je suis sûre que si vous étiez avec moi, vous m'obligeriez à cesser d'écrire, et je ne peux pas vous donner une preuve plus grande de mon affection pour

---

186. Le ton d'Eloisa est bien différent de celui de Charlotte. Il n'en reste pas moins qu'elle frise la grandiloquence romantique qui est presque aussi drôle que l'insensibilité de sa sœur.

187. *Independent.*

188. *Confidential.*

189. *Being improved.*

190. *On a closer acquaintance.*

page 96

vous qu'en faisant ce que, je le sais, vous voudriez que  
je fasse, que je vous soyez présente ou absente.

Je suis l'amie sincère de ma chère Emma,

E. L.



Lettre la neuvième  
Madame Marlowe à miss Lutterell.

De la rue Grosvenor <sup>191</sup>, le 10 avril.

Ai-je besoin de dire, ma chère Éloïsa, à quel point votre lettre me fut la bienvenue. Je ne peux pas donner une preuve plus grande du plaisir que j'en reçus, ou du désir que j'ai que notre correspondance soit régulière et fréquente qu'en vous offrant un exemple aussi bon que j'offre en ce moment en vous répondant avant la fin de la semaine. Mais n' imaginez pas que je prétends à quelque mérite en étant aussi ponctuelle ; au contraire, je vous assure que c'est pour moi une plus grand satisfaction de vous écrire que de passer la soirée soit à un concert ou à un bal. Monsieur Marlowe désire tant que je fasse à tous les soirs une apparition dans quelque lieu public <sup>192</sup>, que je n'aime pas le lui refuser, mais en même temps je voudrais tant demeurer chez moi que, sans compter le plaisir <sup>193</sup> que je connais à vouer une partie de mon temps à ma chère Eloïsa, pourtant la liberté que je réclame du fait d'avoir une lettre à écrire, cette liberté qui me permet de passer une soirée avec mon garçon, vous me connaissez assez pour y être sensible, sera en elle-même une raison suffisante, si elle était nécessaire, pour entretenir le plaisir de correspondre avec vous. Quant au sujet de

---

191. Une des rues les plus respectables de Londres près de Hyde Park.

192. *Public places.*

193. *Independent of the pleasure.*

vos lettres, qu'elles soient graves ou joyeuses, elles devront m'intéresser également si elles portent sur vous. Et pourtant <sup>194</sup> je pense que l'entretien mélancolique <sup>195</sup> de vos chagrins en me les répétant et en vous y prêtant <sup>196</sup> ne fera que les encourager et les accroître, et que ce sera plus prudent de votre part d'éviter un sujet si triste. Mais comme je sais bien tout de même quel plaisir apaisant et mélancolique cela vous procure, je ne peux pas m'imposer de vous refuser un si grand plaisir <sup>197</sup>, et je me limite à insister que vous ne vous attendiez pas à ce que je vous encourage par mes propres lettres ; au contraire, j'ai l'intention de les remplir avec de l'esprit si vivant et de l'humour vivifiant qu'ils provoqueront même un sourire sur le doux, mais triste, visage de mon Eloisa.

Premièrement, vous devez apprendre que depuis que je suis ici, j'ai rencontré en public <sup>198</sup> les trois amies de votre sœur, lady Lesley et ses filles. Je sais que vous serez impatiente d'entendre mon opinion sur la beauté des trois dames dont vous avez tant entendu parler. Maintenant, comme vous êtes trop malade et malheureuse pour être vaine, je pense que je peux m'aventurer à vous informer que je n'aime aucun de leurs visages autant que le vôtre. Pourtant, elles sont toutes belles. En vérité, j'avais rencontré lady Lesley auparavant ; ses filles seraient dites, je crois, avoir de visages plus fin que madame, et pourtant avec les

---

194. *Not but.*

195. *Melancholy indulgence.*

196. *Dwelling on them.*

197. *So great an indulgence.*

198. C'est-à-dire au concert, ou théâtre ou au bal, mais jamais à la maison de madame Marlowe ou de lady Lesley.

charmes d'un teint épanoui, un peu d'affectation et beaucoup de papotage (dans chacun de ces domaines elle est supérieure aux jeunes femmes), elle se gagnera, j'ose le dire, autant d'admirateurs que les traits plus réguliers de Matilda et Margaret. Je suis sûre que vous tomberez d'accord pour dire qu'aucune d'elles ne peut avoir la taille appropriée pour la vraie beauté quand vous saurez que deux d'entre elles sont plus grandes et la troisième plus petite que nous. Malgré ce défaut, ou plutôt en raison de lui, il y a quelque chose de très noble et de majestueux dans les silhouettes des miss Lesley et quelque chose d'agréablement vivant dans l'apparence de leur jolie petite belle-mère. Mais quoique l'une peut être majestueuse et l'autre vivante, pourtant les visages d'aucune d'elles ne possèdent cette ensorcelante douceur de mon Eloisa, que sa langueur actuelle ne diminue pas, au contraire. Que diraient de nous mon époux et mon frère s'ils savaient toutes les belles choses que je suis en train de vous dire dans cette lettre. C'est quelque chose de bien désagréable qu'une jolie femme ne doit jamais se faire dire qu'elle est jolie par quelqu'un de son sexe sans que cette personne ne soit soupçonnée d'être ou bien son ennemie résolue et son flagorneur <sup>199</sup>. Comme les femmes sont plus aimables sur ce point <sup>200</sup> ! Un homme peut dire quarante choses polies à un autre sans que

---

199. *Toad-eater*.

200. En somme, suggère-t-elle, les femmes n'ont pas une opinion aussi dure sur les hommes qu'en ont les hommes sur les femmes. Il n'en reste pas moins que madame Marlowe, et Jane Austen, laisse entendre que les hommes ont souvent raison, et d'ailleurs que les hommes sont souvent injustes, mais peut-être sur d'autres plans, les uns envers les autres.

nous ne supposions qu'il est payé pour le faire, et à condition qu'il ait fait son devoir envers notre sexe, nous ne nous soucions pas de son degré de politesse envers les siens.

Que madame Lutterell ait la bonté d'accepter mes compliments, Charlotte mon amour, et Eloisa les meilleurs souhaits pour le rétablissement de sa santé et de son moral que peut lui offrir son amie affectueuse,

E. Marlowe.

Je crains <sup>201</sup> que cette lettre sera un pauvre spécimen de mes pouvoirs de la manière spirituelle ; et votre opinion d'eux ne sera pas grandement accrue quand je vous assure que j'ai été aussi divertissante que je pouvais l'être.

---

201. Ce paragraphe est une sorte de postscriptum.

Lettre la dixième  
De miss Margaret Lesley à miss Charlotte Lutterell

Du Square Portman<sup>202</sup>, le 13 avril.

Ma chère Charlotte,

Nous avons quitté le château Lesley le 28 du mois dernier, et sommes arrivés sains et saufs à Londres après un voyage de sept jours. J'ai eu le plaisir de trouver votre lettre ici qui attendait mon arrivée, pour laquelle vous avez mes remerciements pleins de gratitude. Ah! ma chère amie, chaque jour je regrette un peu plus les plaisirs sereins et tranquilles du château que nous avons quitté en échange des amusements incertains et inférieurs<sup>203</sup> de cette ville tant vantée. Ce n'est pas que je prétendrai affirmer que ces amusements incertains et inférieurs me soient de quelque façon désagréables; au contraire, je les aime extrêmement et les aimerais encore plus si ce n'était que chaque fois que j'apparais en public, cela cloue plus les chaînes de ces malheureux êtres dont il est impossible de ne pas plaindre la passion, quoiqu'il soit hors de mon pouvoir de la retourner<sup>204</sup>. Bref, ma chère Charlotte, c'est ma sensibilité pour les souffrances de

---

202. Un square dans une partie plus respectable de Londres.

203. *Unequal*.

204. Il est à peine possible que Margaret soit sérieuse ici et dans la suite. Si oui, elle est d'un ridicule consommé, et Jane Austen pousse le caricature à l'extrême. Si au contraire le personnage lui-même est ironique et donc consciente, elle n'en a montré bien peu de signes dans les lettres précédentes.

tant de jeunes hommes aimables, ma répugnance pour l'admiration extrême que je rencontre et mon aversion pour la célébration de ma personne que ce soit en public ou en privé, dans les journaux et dans les imprimeries qui sont les raisons pour lesquelles je ne peux pas prendre plus grand plaisir <sup>205</sup> aux amusements si variés et si plaisants de Londres <sup>206</sup>. Combien souvent j'ai désiré avoir aussi peu de beauté physique <sup>207</sup> comme vous ; que ma silhouette fût aussi inélégante ; que mon visage fût aussi disgracieux ; et que mon apparence fût aussi déplaisante que la vôtre ! Mais ah ! quelle maigre chance y a-t-il d'un événement aussi désirable : j'ai eu la petite vérole et dois donc me soumettre à mon sort malheureux <sup>208</sup>.

Je vais maintenant vous confier, ma chère Charlotte, un secret qui a longtemps dérangé la tranquillité de mes jours et qui est d'une sorte à requérir de toi le secret le plus inviolable. Lundi dernier il y a sept jours, Matilda et moi accompagnâmes lady

---

205. *More fully enjoy.*

206. Margaret qui vient de l'Écosse n'emploie pas le mot *town* pour dire Londres : pour elle, Londres est un lieu étrange et peu satisfaisant.

207. *Personal beauty.*

208. Le passage est étonnant. Il semble bien que Margaret soit sincère, mais alors qu'elle soit d'une bêtise et d'une insensibilité ridicules. Pour ce qui est de sa remarque sur la petite vérole, il y a là peut-être, de la part de Margaret, de la sincérité affectée, et de la part de Jane Austen, une parodie des défauts charmants qui ajoutaient de la beauté aux héroïnes romantiques. Tout cela remonte tôt ou tard à Julie d'Étange, personnage de *La Nouvelle Héloïse* : elle aussi avait au visage des traces de la petite vérole, ce qui la rendait encore plus belle.

Lesley à une soirée <sup>209</sup> chez l'honorable <sup>210</sup> madame Kickabout <sup>211</sup> ; nous fûmes escortées par monsieur Fitzgerald qui est un jeune homme très aimable en gros, quoique il soit d'un goût un peu singulier : il est en amour avec Matilda. Nous avions à peine offert nos hommages à la lady de la maison et fait la révérence à une dizaine de personnes différentes quand mon attention fut attirée par l'apparence d'un jeune homme, le plus joli de son sexe, qui entra à ce moment dans la pièce avec un autre gentleman et une lady. Dès le premier moment où je l'ai contemplé, j'étais certaine que le bonheur à venir de ma vie dépendait de lui <sup>212</sup>. Imaginez ma surprise quand il me fut présenté avec le nom de Cleveland : je le reconnus instantanément comme le frère de madame Marlowe et la connaissance de ma Charlotte à Bristol. Monsieur et madame M. étaient le gentleman et la lady qui l'accompagnaient. (Ne trouvez-vous pas madame Marlowe belle ?) L'élégante façon de se présenter <sup>213</sup> de monsieur Cleveland, ces manières raffinées et sa révérence délicieuse confirmèrent tout de suite mon attachement. Il ne parlait pas ; mais je peux imaginer tout ce qu'il

---

209. *Rout*. À l'époque, le mot *rout*, qui signifiait déjà comme aujourd'hui *déroute*, servait pour dire des soirées assez désorganisées dans le monde de la gentry.

210. Le terme signifie la qualité d'honorabilité sans doute, mais il est probable qu'il signifie au statut de sa famille ou celui de son époux, qui occuperait un poste officiel.

211. Le nom de la dame est comique : il signifie « coup de pied hasardeux », ce qui peut faire allusion au désordre d'un rout, mais qui va très mal avec son honorabilité officielle.

212. Un des lieux communs des romans romantiques déjà parodiés, et utilisés, dans *Love and Friendship*.

213. *Address*.

aurait dit s'il avait ouvert la bouche. Je peux me faire le portrait de l'entendement cultivé, des nobles sentiments et de la langue élégante qui auraient illuminé si notablement sa conversation. En s'approchant, sir James Gower, un de mes admirateurs trop nombreux, empêcha la révélation de pouvoirs semblables en faisant cesser une conversation qui n'avait pas commencé et en attirant mon attention vers lui. Mais oh! comme sont inférieurs les talents de sir James en comparaison de son rival si grandement envié! Sir James est un de nos visiteurs les plus fréquents et est presque toujours de nos fêtes. Depuis, nous avons souvent rencontré monsieur et madame Marlowe mais pas de Cleveland: il est toujours engagé ailleurs. Madame Marlowe m'ennuie à mort chaque fois que je la vois avec ces conversations fatigantes au sujet de vous et d'Eloisa. Elle est si stupide! Je vis de l'espoir de voir son irrésistible frère ce soir, comme nous allons chez lady Flambeau, qui est, je le sais, l'intime des Marlowe. Notre groupe sera constitué de lady Lesley, Matilda, Fitzgerald, sir James Gower et moi-même. Nous voyons peu monsieur George, qui est presque toujours à la table de jeu. Ah! ma pauvre fortune où en es-tu maintenant? Nous voyons plus lady L., qui fait toujours son apparition, bien maquillée, à l'heure du dîner. Hélas! de quels délicieux bijoux sera-t-elle ornée<sup>214</sup> ce soir chez lady Flambeau! Et pourtant je m'étonne de ce qu'elle peut prendre plaisir à les porter; elle est certes sensible à l'inconvenance ridicule de charger sa minuscule silhouette d'ornements si

---

214. *Decked in*. L'expression reçue avait quelque chose de péjoratif: elle se référait aussi à l'appareillage des bateaux.



gros<sup>215</sup> ; est-il possible qu'elle ne sache pas à quel point est supérieure l'élégante simplicité à l'appareil le plus étudié ? Si elle les présentait à Matilda et à moi, comme nous lui saurions gré, comme les diamants seraient seyants sur nos belles silhouettes majestueuses ! Comme il est surprenant qu'une idée semblable ne se soit jamais présentée à *elle*. Je suis sûr que si j'ai pensé de cette façon une fois, j'y ai pensé cinquante fois. Chaque fois que je vois lady Lesley qui s'en habille, des pensées semblables me viennent immédiatement. Les bijoux de ma propre mère, en plus !

Mais je ne dirai rien de plus sur un sujet aussi mélancolique ; permettez que je vous divertisse avec quelque chose de plus agréable. Matilda a reçu ce matin une lettre de Lesley, par laquelle nous avons le plaisir d'apprendre qu'il vit à Naples, s'est converti au catholicisme, a obtenu une bulle du pape pour annuler son premier mariage<sup>216</sup> et a depuis épousé en fait une lady napolitaine de haut rang et de grande fortune. Il nous dit de plus que la même sorte d'affaire est arrivée à sa première épouse, l'indigne<sup>217</sup> Louisa, laquelle est semblablement à Naples, s'est convertie au catholicisme et sera bientôt mariée à un noble napolitain de grand et distingué mérite. Il dit qu'ils sont maintenant de très bons amis, ont tout à fait pardonné toutes les erreurs du passé et ont l'intention d'être à

---

215. *Superfluus*.

216. La remarque aurait fait rire un bon anglican qui reprochait justement aux catholiques ce genre de passe-droit pontifical pour riches et puissants.

217. *Worthless*.

l'avenir de très bons voisins. Il nous invite, Matilda et moi, à lui rendre visite en Italie et de lui emmener sa petite Louisa, que sa mère, sa belle-mère et lui sont également désireux de contempler. Pour ce qui est d'accepter son invitation, c'est pour le moment très incertain : lady Lesley nous conseille d'y aller sans perdre de temps ; Fitzgerald offre de nous y escorter, mais Matilda a des doutes au sujet de la bienséance d'un tel projet : elle reconnaît que ce serait bien agréable ; je suis certaine qu'elle aime bien ce type ; mon père désire que nous ne nous pressions pas, parce que peut-être si nous attendons quelques mois lui et lady Lesley se donneront tous les deux le plaisir de nous porter secours. Lady Lesley dit que non, que rien ne l'incitera jamais à renoncer aux amusements de Brighthelmstone pour un voyage en Italie seulement pour visiter notre frère. « Non, dit cette femme désagréable, j'ai été assez idiote une fois dans ma vie pour voyager je ne sais combien de miles pour voir deux de cette famille, et j'ai trouvé que cela ne valait rien <sup>218</sup> ; aussi, que le diable m'emporte, si je suis jamais aussi imprudente <sup>219</sup>. » Ainsi dit madame, mais sir George persévère toujours, disant que peut-être dans un mois ou deux, ils pourront nous accompagner.

Adieu, ma chère Charlotte,

Votre amie fidèle  
Margaret Lesley <sup>220</sup>.

---

218. *I found it did not answer.*

219. Fatigue de l'auteure, ou de son personnage ? En tout cas, les remarques, rapportées par Margaret quand même, semblent bien imprudentes et fort peu conformes au personnage qu'elle a entretenu depuis le début.

220. Le texte du roman prend fin ici.

